

AU FIL DES PAGES

GAVROCHE@MOC.BE

Un livre-dialogue, c'est par ces mots que Jacinthe Mazzocchetti et Pierre-Joseph Laurent décrivent leur nouvel ouvrage « Dans l'œil de la pandémie : face à face anthropologique ». Au fil des pages, ils reviennent sur cette année particulière où l'humanité tout entière a été confrontée à un virus, le Sars-Cov-2, et sur toutes les conséquences inédites de cette « rencontre » entre le virus et nous : le confinement, le port du masque, les quarantaines, le couvre-feu, la distanciation sociale, les dépistages... Via des analyses, mais également des témoignages, les auteurs mettent en avant les enjeux sociaux relatifs à la crise sanitaire et à la gestion de celle-ci, en parallèle avec d'autres enjeux, afin qu'une approche globale de sortie de crise puisse être imaginée. L'ouvrage se compose de six chapitres différents et aborde des thèmes variés tels que la saga des masques, la montée du conspirationnisme, la communication ambiguë des gouvernements avec leurs citoyennes et citoyens, la politique du chiffre, le vague à l'âme du confinement ou encore la stratégie de riposte à la pandémie de certains pays européens. Les chapitres sont entrecoupés de poèmes de Jacinthe Mazzocchetti et de photographies des deux auteurs. Au final, ce livre nous aide à garder la tête hors de l'eau dans ces temps troublés ainsi qu'à nous prémunir des explications simplistes. À découvrir sans plus tarder. #



J. MAZZOCCHETTI, P.J. LAURENT, « Dans l'œil de la pandémie : face à face anthropologique », Louvain-la-neuve, Academia - L'Harmattan, 2021.

NOUS VOUS EN PARLIONS...

Nous vous en parlions dans une interview de Aïda Yancy en mars dernier : malgré les avancées, la communauté LGBTQI+ reste encore confrontée à des obstacles dans l'acquisition de droits et une vigilance reste de mise pour éviter un retour en arrière. Dernier exemple en date : la nouvelle loi hongroise interdisant la « promotion » de l'homosexualité auprès des mineurs. Hélas, la Hongrie n'en est pas à son coup d'essai quant à la mise en place de dispositions légales discriminant les personnes LGBTQI+. Afin de protester contre la politique de la Hongrie qui s'attaque aux minorités sexuelles, la ville de Munich a décidé de faire arborer à son stade les couleurs de l'arc-en-ciel pour accueillir la rencontre Allemagne - Hongrie dans le cadre de l'Euro 2021 de football. Réaction immédiate de l'UEFA qui a catégoriquement refusé l'idée de la ville allemande, argumentant qu'il s'agissait d'un choix politique et invoquant la neutralité politique et religieuse du tournoi. Par ce refus, l'UEFA a déchaîné les critiques, beaucoup voyant dans ce message un double langage de l'Union des associations européennes de football. L'histoire a également des répercussions au niveau européen puisque la législation controversée hongroise a conduit 17 pays membres de l'Union européenne (UE) à interpeller dans une lettre commune les chefs de l'UE sur la nécessité de faire respecter les valeurs européennes au sein des pays membres. #



À l'heure d'écrire ces lignes, les eaux diluviennes commencent à lentement se retirer des villes et villages de Wallonie laissant derrière elles la désolation et les morts. Nos pensées vont à toutes ces familles qui auront perdu soit un proche, soit une maison ou les deux, mais dans tous les cas un foyer. Face à tant de malheur, mon fils me demandait si l'épreuve du CED1 2021 de français n'avait-elle pas été préparée par une voyante ? On y parlait d'un enfant qui devait quitter sa maison en Belgique pour se réfugier à l'étranger en raison de la montée des eaux liée au changement climatique. Sounds familiar ? Si on n'est pas encore dans de tels extrêmes aujourd'hui que dira-t-on dans 10 ou 20 ans face à la répétition de tels phénomènes ? Un tel récit doit sembler dès aujourd'hui beaucoup moins fictionnel aux habitant-es de Walcourt évacué-es à la hâte face à une Eau d'Heure qui était complètement dérégulée. Ceux et celles-là, comme malheureusement tant d'autres, doivent certainement avoir fait un sacré bond hier dans leur compréhension des motivations qui poussent tant de femmes et d'hommes ayant tout perdu ou presque sur les routes périlleuses de la migration pour venir demander l'asile chez nous. C'est beau la solidarité ! Continuons à la donner, car quand nous la donnons, nous n'en perdons pas, au contraire, nous nous enrichissons. Celui ou celle qui en bénéficie aura toute sa vie à cœur de la donner à son tour. Courage, nous serons toujours là les un-es pour les autres ! #

Comité de rédaction

• M. BUCCI • A. ESTENNE • P. FELTESSE • D. DECOUX
• L. LAMBERT • P. LEDECO • A. MAIA • T. MIESSEN
• V. ORUBA • P. PALSTERMAN • C. POLAIN • F. REMAN
• C. STEINBACH • A. TRIGALET • J. GRAS

Rédactrice en cheffe Stéphanie BAUDOT

Journaliste Élodie JIMÉNEZ ALBA

Photo Une © Anna Shvets

Site www.revue-democratie.be

E-mail democratie@moc.be

Administration Lysiane METTENS tél. : 02 246 38 43

Avec le soutien de Mouvement Social scri

Éditeur responsable Dominique Decoux

Centre d'information et d'éducation populaire du MOC (CIEP ASBL) BP50 - 1031 Bruxelles

Démocratie est publié sans but lucratif

Revue www.revue-democratie.be

Par domiciliation, demandez un avis de domiciliation en téléphonant

au 02 246 38 43 (ou via lysiane.mettens@ciep.be).

Vous payez 20 EUR par an ou 10 EUR par semestre.

Par virement bancaire, versez la somme de 25 EUR (pour les 12 prochains numéros)

ou de 43 EUR (24 prochains numéros) sur le compte BE95-7995-8743-7658 avec la mention

« DÉMOCRATIE ».

démocratie

Mensuel publié par le MOUVEMENT DÉMOCRATIQUE pour promouvoir la réflexion critique et les débats de société

| Juillet – août 2021 | N° 7-8

SOCIAL



L'éducation permanente (mise) à distance ?

Dans divers secteurs d'activités, la pandémie a imposé un arrêt brutal des activités ou a imposé des adaptations majeures de celles-ci. C'est le cas des activités d'éducation permanente qui ont été tout simplement frappées d'interdiction. Les associations ont tant bien que mal cherché à inventer des voies alternatives : formations en distanciel, visio, plateformes de partage ont plus ou moins peuplé le quotidien d'un télétravail décrété obligatoire. Beaucoup de secteurs ont connu une situation similaire et il s'est trouvé des chantres de la « modernisation » pour qualifier ces situations de basculement dans un progrès. Maintenant que la pandémie semble reculer, une controverse se dessine, comme pour le télétravail : ne faut-il pas tirer enseignement des expériences passées et transformer les pratiques pour « accueillir » la nouveauté ?

PAGE 8

SOCIÉTÉ

Éducation populaire

Paulo Freire : La voie/voix collective de l'émancipation

PAGE 2

INTERNATIONAL

Rencontre

Voyage pour la vie, voyage pour un monde pluriel

PAGE 5

SOCIAL

Portrait

Maurice de Backer : un parcours militant au service de l'humain

PAGE 13

INTERVIEW

Le modèle du Donut : un outil d'intelligence collective pour repenser la ville

PAGE 16

SOCIAL

Enseignement

Le théâtre théorique : une innovation au service de l'apprentissage à l'université

PAGE 19

CULTURE ET DÉTENTE

Bouger cet été

Le Légendaire : à la découverte des légendes namuroises
Expo photo : « Une fuite sans fin (jusqu') en Europe »
Flow : piscine en plein air et gratuite
Expo photo : « NOOR/PULSE »

PAGE 22



Éducation populaire

Paulo Freire : La voie/voix collective de l'émancipation

> Ana Cristina SUZINA (*)

En septembre 2021, on célébrera le centenaire de la naissance de l'éducateur brésilien Paulo Freire. Son travail est reconnu internationalement encore aujourd'hui. En mars dernier, un cycle de débats organisé par Loughborough University London a donné le ton de l'ampleur de son influence, avec des conférences données par des chercheur·ses et des acteurs de la société civile de dix pays et plus de 800 participant·es de 48 pays différents¹. Ce texte aborde la nature et le sens collectif de la pensée de Freire comme l'une des raisons de sa puissance épistémologique et aussi de sa pertinence actuelle.

Lorsque les inscriptions au séminaire commémorant le centenaire de la naissance de Freire à l'université de Loughborough ont été ouvertes, en moins de 24 heures, plus de 6.000 inscriptions ont été enregistrées. Parmi les questions posées pour confirmer la véracité des inscriptions—il existe en effet de nombreux opposants à la pensée de Freire diffusant à son encontre des propos haineux—figurait la raison de la participation à l'activité. Beaucoup de personnes ont répondu en disant qu'«à l'heure actuelle, Paulo Freire reste nécessaire». Lors des débats, les participant·es ont aussi déclaré nourrir un sentiment d'espoir. En ce sens, nous pouvons, malheureusement, affirmer que l'œuvre de Paulo Freire n'a pas perdu de sa pertinence. Des situations d'oppression sont toujours présentes, peut-être même aggravées par l'extension d'un capitalisme sauvage, qui a rendu les droits humains et environnementaux accessibles uniquement à celles et ceux qui peuvent se les payer.

Dans ce contexte, l'œuvre de Freire est détestée—comme c'est le cas au Brésil aujourd'hui²—car elle propose un modèle de société avec des valeurs démocratiques profondes auxquelles les gouvernements et les groupes autoritaires et conservateurs n'ont pas l'intention d'adhérer. Mais, en même temps, ses réflexions gagnent en appropriations et en vitalité nouvelle parce qu'elles dénoncent les situations de violence contre la dignité humaine, tout en favorisant l'espérance et la confiance actives dans la transformation. L'œuvre de Freire reste d'actualité, car les démocraties sont fragiles et ont besoin d'une pédagogie libératrice permanente,

pour immuniser les peuples contre les débordements autoritaires et nourrir la culture du collectif, du divers, de la parité.

L'expression et le chemin de la collectivité

Voie : Tout ce qui mène quelque part permet d'aller d'un endroit à un autre, sur terre, sur l'eau et dans les airs.

Voix : Faculté d'émettre des sons, en parlant de l'homme ; ensemble des sons produits par les vibrations périodiques des cordes vocales

Parmi les réflexions bilingues qui me sont venues à l'esprit en préparant cet article, je me suis rendu compte que deux mots éloignés (via-voz) en portugais sont en réalité des homophones en français—voie et voix. Cette polysémie sonore sert adéquatement l'argumentation de ce texte, qui consiste à valoriser la nature collective de la parole de l'éducateur brésilien Paulo Freire et l'orientation collective du parcours d'émancipation qu'il défend. En reprenant une de ses célèbres réflexions—«personne n'éduque personne, personne ne s'éduque lui-même, les hommes s'éduquent les uns les autres, médiatisés par le monde»³—, on comprend que la connaissance et la transformation résultant de cette ontologie se construisent dans la relation avec les autres et avec le contexte dans lequel les personnes se trouvent. Le principe normatif de l'émancipation, dans l'œuvre de Paulo Freire, est la collectivité.

1. Les conférences sont encore disponibles en ligne, en anglais et portugais, sur le site de l'événement <https://www.paulofreirecentennial.org/videos/>

2. Voir A.C. SUZINA et T. TUFTE, «Freire's vision of development and social change: Past experiences, present challenges and perspectives for the future», in A.C. SUZINA, T. TUFTE et C. JIMÉNEZ-MARTÍNEZ (dir.), *The legacy of Paulo Freire. Contemporary reflections on participatory communication and civil society development in Brazil and beyond*, Volume 82, Issue 5, August 2020, pp. 411-424, ainsi que S. WAISBORD, «Why Paulo Freire is a threat for right-wing populism: Lessons for communication of hope», *International Communication Gazette*, 2020, vol. 82, n°5.

3. P. FREIRE, *Pedagogia do oprimido*, Rio de Janeiro : Paz e Terra, 2005, p. 78.

Ainsi, Freire peut être compris comme l'expression d'une vision collective de l'éducation proprement dite, et de la société plus largement. Dans sa recherche doctorale, Francisco das Chagas de Moraes⁴ a observé comment la notion d'éducation populaire au Brésil passe d'une perspective de massification—augmenter le nombre de personnes alphabétisées—, jusque dans la première moitié du XX^e siècle, à un regard critique, à partir de la fin des années 1950. Les modèles de développement, fondés sur les sociétés dites modernes et industrialisées du Nord, ont commencé dès lors à être remis en cause pour leur non-reconnaissance des savoirs et des expériences locales. À partir d'innombrables mobilisations dans les campagnes et dans les villes partout au Brésil et plus largement en Amérique latine, l'éducation populaire a commencé à revendiquer cette reconnaissance, à dénoncer les structures d'exclusion et de (re) production des inégalités, et à développer une approche politico-pédagogique. Dans cette perspective, l'alphabétisation ne doit pas servir à enfermer les personnes dans des modèles définis en dehors de leur contexte; au contraire, elle doit leur accorder une autonomie de pensée et d'action.

C'est le berceau de la pensée de Paulo Freire. Comme le résume Moraes, son œuvre «est un catalyseur de ce moment d'effervescence politique et culturelle, dû à une société démocratique, ouverte, capable de dépasser la société fermée, héritée du processus de colonisation du pays»⁵. Les livres de Freire regorgent de passages dans lesquels il attribue ses réflexions à des expériences qu'il mène avec des mouvements populaires en Amérique latine. La résonance de son travail auprès des acteurs et actrices du changement social tient à la parole collective qui est inhérente à ses réflexions, ce qui

“ L'alphabétisation ne doit pas servir à enfermer les personnes dans des modèles définis en dehors de leur contexte. ”

prouve sa capacité d'organiser les données de son expérience pratique avec ses lectures ainsi que sa disponibilité d'écoute.

Plus fondamentalement encore, en plus de catalyser cette voix collective, Freire définit la libération comme un processus collectif et, par conséquent, diversifié. Sa méthode vise essentiellement l'éla-

4. F.C. MORAIS, *O Interdiscurso na Educação Popular: Um Estudo Comparativo entre o MEB (Brasil) e a ACPO (Colômbia)*, Thèse de doctorat en Études des langues, Université Fédérale du Rio Grande do Norte, 2017.

5. F.C. MORAIS, texte inédit.

La pensée de Freire en quelques mots



© Memorial da Educação Municipal da cidade de São Paulo

Paulo Freire est l'un des intellectuels brésiliens et latino-américains les plus influents du XX^e siècle. Né à Recife, ville côtière du nordeste du Brésil, ce pédagogue est principalement connu pour son travail d'accès à l'éducation pour les personnes les défavorisées. Il va notamment mettre en place de grandes campagnes d'alphabétisation militante visant les brésiliens issus de milieux pauvres. Dans ces campagnes, l'alphabétisation est conçue comme un moyen de lutter contre l'oppression. Son ouvrage le plus célèbre s'intitule «Pédagogie des opprimés¹» va dans le même sens. «C'est à la fois, dans le même mouvement, une démarche de conscientisation

des opprimés et une éducation révolutionnaire et émancipatrice où l'éducateur apprend autant de ses élèves qu'il leur apporte, où le chemin vers la connaissance se fait ensemble dans l'expérience de la rencontre entre deux consciences et le monde²».

En 1960, Freire élabore un programme d'alphabétisation pour adultes à destination de milliers de paysans du nordeste du Brésil. Différentes organisations partout dans le pays (écoles mais aussi ONGs et associations) se sont appropriées la méthode développée par Paulo Freire.

Suite au coup d'État militaire en 1964, il est mis en prison. Persécuté politiquement, il décide de s'exiler en Bolivie puis au Chili, où il continuera à travailler sur des programmes d'alphabétisation.

À son retour au Brésil, en 1989, il dirige une vaste réforme scolaire à São Paulo où il tente de transformer en profondeur le système scolaire brésilien. L'œuvre de Paulo Freire est connue dans le monde entier et a toujours une grande résonance de nos jours. #

1. P. FREIRE, *La pédagogie des opprimés*, F. Maspero, 1980.

2. http://www.sanstransition.org/wp-content/uploads/pedagogie_des_opprimes.pdf

laboration d'engagements avec et entre les sujets en apprentissage, dans le but de rencontrer l'émancipation. Ernani Maria Fiori décrit qu'«en objectivant son monde, l'alphabétisant qui s'y trouve se retrouve avec les autres et dans les autres... Ils se rencontrent et se retrouvent tous dans le même monde commun»⁶. La vision utopique d'un monde commun, dans lequel les opprimés se libèrent eux-mêmes ainsi que les oppresseurs, projette un principe de collectivité, de coexistence et de coresponsabilité qui définit le sens de l'émancipation. Ce n'est pas l'opprimé qui a besoin d'être sauvé; c'est

“ Ce n'est pas l'opprimé qui a besoin d'être sauvé; c'est la société qui doit se libérer du cycle de l'oppression. ”

la société qui doit se libérer du cycle de l'oppression. L'émancipation est un indicateur du progrès de la société dans son ensemble, qui démontre que personne n'est opprimé et, surtout, que plus personne n'est à l'aise avec l'oppression de l'autre et ne se sert. L'émancipation de chaque individu passe par l'émancipation collective.

La communication au centre de la transformation

En comprenant le principe normatif du travail de Paulo Freire en tant que collectif, son ontologie peut aussi être vue comme communicative. Ainsi, l'ordre social dépend de la communication entre différents individus et groupes sociaux. Dans une contribution passée à la Revue *Démocratie*⁷, j'ai parlé de la notion de parole authentique de Freire et comment elle nous permet de voir que la stratégie populiste ne peut pas s'appeler communication. Encore une fois, il faut distinguer la nature de l'idée de communication qui guide la pédagogie libératrice de Freire. Cette pédagogie est critique à l'égard de «l'éducation bancaire»⁸. Elle est critique de toute relation dans laquelle une personne considère l'autre comme vide de connaissance et, par conséquent, se positionne comme capable ou responsable de combler ce vide. La théorie de la communication qui s'écartere de la pensée de Freire prédit nécessairement la parité de participation⁹. Les deux parties ou plus, dans un dialogue, ont quelque chose à offrir, sont capables de contribuer et, surtout, sont disposées à construire et reconstruire des connaissances ensemble.

La communication fondée sur la parité de participation dépasse le consensus, car elle ne cherche pas l'uniformité et l'universalisation de la pensée. Au contraire, elle veut le respect de la diversité, privilégiant la dignité de toutes les formes de vie et de savoir.

Au début des années 2000, j'ai travaillé comme journaliste pour la Pastoral da Criança (Pastorale de l'Enfant), une organisation d'action sociale de l'Église catholique au Brésil, axée sur l'amélioration de la santé des enfants de moins de cinq ans et de leur mère, résidant dans les communautés les plus pauvres du pays. Les principes de cette communication libératrice sont implicitement présents dans la raison d'être de l'organisation, qui est de donner aux mères et aux familles pauvres les moyens de prendre soin de leur santé et d'améliorer leurs conditions de vie. Ce travail repose sur l'accès aux informations de santé et dans la confiance en la capacité de ces personnes de transformer la réalité qui les entoure à partir des échanges et de la construction des liens de solidarité à l'intérieur des communautés.

Dans les milliers de communautés au sein desquelles la Pastoral da Criança opère, les connaissances scientifiques et médicales sont appropriées et dialoguent avec les connaissances des femmes pauvres, se transformant en connaissances nécessaires et adéquates pour chaque contexte. Cette communication, exemplaire de la communication populaire¹⁰ qui se développe partout en Amérique latine, inspirée de la pensée de Freire, est libératrice, car elle permet et encourage l'expression de toutes les voix, établissant un rapport de force complètement différent. Sa perspective utopique propose d'éliminer le pouvoir dans les relations en tant que stratégie d'émancipation. Le pouvoir n'est donc pas pour la domination, mais pour l'appréciation de la sagesse de l'autre.

À l'occasion du centenaire de sa naissance, Freire continue d'exiger qu'on comprenne que l'oppression n'est pas seulement un problème qui porte atteinte à la dignité des opprimés, mais le symptôme d'une société ségrégationniste. L'objectif est donc de chercher et corriger—voire supprimer—ce qui permet et génère la ségrégation. Sa pédagogie révolutionnaire continue de convoquer un nouveau regard, plus favorable et accueillant envers la diversité, dans le but de créer des espaces de coexistence pacifique et juste.

(*) **Journaliste, Docteur en Sciences politiques et sociales (UCLouvain), Leverhulme Early Career Fellow chez Loughborough University London**

6. E.M. FIORI, "Aprender a dizer a sua palavra", in P. FREIRE, *Pedagogia do oprimido*, Rio de Janeiro: Paz e Terra, 2005, p. 10.

7. A.C. SUZINA, «La (non)communication populiste», *Démocratie*, avril, 2020. Disponible en ligne: http://www.revue-democratie.be/index.php?option=com_content&view=article&id=1395:la-non-communication-populiste&catid=43&Itemid=127

8. Comme l'explique Freire, «dans la vision "bancaire" de l'éducation, le "savoir" est un don de ceux qui pensent qu'ils sont sages à ceux qui pensent qu'ils ne savent rien», et que Freire définit comme «l'absolutisation de l'ignorance» P. FREIRE, *op.cit.*

9. N. FRASER, «Reframing justice in a globalizing world», in N. FRASER, *Scales of justice. Reimagining political space in a globalizing world*, New York: Columbia University Press, 2010, p. 12-29.

10. Communication Populaire comme la communication organisée au sein des luttes sociales. Voir A.C. SUZINA, *The Evolution of Popular Communication in Latin America*, Palgrave Macmillan, 2021.

Rencontre

Voyage pour la vie, voyage pour un monde pluriel

> Zoé MAUS (*)

Nous venons pour remercier l'autre d'exister. Le remercier pour les enseignements que sa rébellion et sa résistance nous ont offerts. Pour livrer la fleur promise. Embrasser l'autre et lui dire à l'oreille qu'il n'est pas seule, seul¹, seul. Lui murmurer que cela vaut la peine de résister, de lutter, de souffrir pour celles et ceux qui ne sont plus là, d'avoir la rage que le criminel soit impuni, de rêver d'un monde non pas parfait, mais meilleur : un monde sans peur. Et aussi, et surtout, nous allons chercher des complicités... pour la vie.

« La Traversée pour la Vie : Qu'allons-nous faire ? »
Communiqué de Sub Galeano²

En octobre 2020, dans un communiqué intitulé une Montagne en haute mer, les zapatistes de l'EZLN³ annoncent au monde entier qu'en tant que porteur·ses du virus de la résistance et de la rébellion, les zapatistes se rendront sur les cinq continents. L'Europe sera leur première destination, vers laquelle il·elles partiront en avril 2021. Le voyage a donc débuté depuis plusieurs mois maintenant. Démocratie vous propose de le découvrir en images et à travers les témoignages de deux femmes parties à la rencontre de l'équipage.

Vingt-sept ans après leur émergence sur la scène publique, vingt ans après la Marche de la Couleur de la Terre qui les avait vu sillonner le territoire Mexicain avec les peuples frères du Conseil national indigène, et 15 ans après la Sixième Déclaration de la Jungle Lacandone, qui annonçait leur souhait d'aller à la rencontre de ceux et celles qui, en bas à gauche, luttaient, au Mexique et ailleurs dans le monde, l'EZLN annonce vouloir naviguer et cheminer pour « dire à la planète que, dans le monde que nous percevions dans notre cœur collectif, il y a de la place pour toutes, tous, touTtes. Tout simplement parce que, selon eux, ce monde n'est possible que si toutes, tous, touTtes luttons pour le mettre debout. »

En 1994, lors de leur soulèvement, les zapatistes appelaient à lutter pour le travail, la terre, le logement, l'alimentation, la santé, l'éducation, l'indépendance, la liberté, la démocratie, la justice et la paix. En 2021, dans la « Déclaration pour la vie »⁴, ils et elles mettent en garde contre les douleurs de la terre : « la violence contre les femmes, la persécution et le mépris de ceux qui sont différents dans leur identité sexuelle, affective, émotionnelle et sexuelle, l'anéantissement des enfants, le génocide contre les indigènes, le racisme, le militarisme, l'exploitation, la dépossession, la destruction de la nature » Cinq cents ans après la colonisation espagnole et la chute

de Tenochitlan (Mexico), les zapatistes mettent à exécution ce que raconte la légende maya selon laquelle Ixchel, la déesse de l'amour et de la fertilité, a dit : « De l'Est sont venus la mort et l'esclavage. Demain, que la vie et la liberté voguent vers l'Est sur la parole de mes os et de mon sang. »

Après 50 jours passés en mer à bord de « La Montagne », l'Escadron 421, baptisé de la sorte car il comprend quatre femmes, deux hommes et une personne transgenre, a débarqué à Vigo, en Galice le 22 juin dernier. Il ne s'agit là que de l'avant-garde maritime du Voyage pour la Vie, le reste de la délégation (composée en majorité de femmes) devant arriver par voie aérienne. Le Sub Galeano (anciennement Marcos) a fait savoir que ça n'avait pas été facile. « Pour arriver à ce calendrier, nous avons dû affronter des objections, des conseils, des découragements, des appels à la retenue et à la prudence, des sabotages purs et simples. À commencer par ceux de l'État mexicain. » Mais les zapatistes sont préparé·es « à ce que les mauvais gouvernements, d'un côté comme de l'autre, empêchent ou rendent difficiles notre départ et notre arrivée. » Si la délégation maritime n'a pas été bloquée et n'a rencontré ni « Kraken, (ni) tempête ou baleine blanche égarée (qui aurait fait) naufrager l'embarcation », les zapatistes avaient néanmoins fabriqué (et embarqué) quatre canoës, représentant l'histoire de la lutte zapatiste, peinte et

gravée dans le bois : les anciens, les ancêtres mayas ; la période d'organisation dans la clandestinité ; la construction de l'autonomie et la nouvelle génération zapatiste. Sur le dernier, peint par des enfants, un autre monde : soleil, papillons et maïs y portent un passe-montagne et les villages autonomes cohabitent avec les animaux, les arbres et les eaux⁵. En quittant leurs communautés, la délégation maritime a reçu le rôle de porter la graine de la résistance et de la rébellion de par le monde : « Porter par-delà les mers l'expérience autonome, revendiquer une autre éducation, une autre santé, une autre justice, une autre agriculture, semer les graines de la résistance et construire un monde différent que celui imposé par le capitalisme : tels sont leurs mots d'ordre. »

Malheureusement, même si les bases d'appui zapatistes avaient anticipé certains problèmes et avaient organisé le voyage en prévoyant le pire, l'arrivée de la FAZ (Force Aérienne Zapatiste – nom donné à la délégation « aéroportée ») est plus compliquée : allers-retours longs et nombreux pour demander les passeports, humiliations lors de ces formalités, difficultés pour l'obtention des billets d'avion, sans compter les changements incessants dans les réglementations sanitaires qui rendent compliquée toute planification. À cela s'ajoutent les intimidations, menaces et assassinats de leaders communautaires des zones zapatistes⁶. Ces violences sont celles auxquelles sont confrontés les zapatistes depuis 27 ans (voir même 500 ans).

© Viajeczapatista.eu

Première à débarquer, Marijosé a rebaptisé le continent européen LUMIL K'AJXEMK'OP, ce qui signifie "Terre rebelle".

© Isabel Mateos



Lutte, résistance, rébellion : nous voulons un monde neuf où il n'y a plus de différence de race ou de couleur.



© Viajeczapatista.eu



Procession de soutien des bases d'appui zapatistes lors du départ de l'Escadron 421 à Morelia.

UN VOYAGE MARITIME ET FÉMINISTE – Témoignage de kairos pluriel⁷ – italie/france

Selon moi, naviguer est une façon de concevoir la vie et le temps, et les contraintes de la vie en bateau, les incertitudes inhérentes à la vie en mer, la lutte avec les événements naturels et le lâcher-prise résonnaient avec ce que j'ai vécu au Chiapas [...] La commission navale dans laquelle je me suis investie était un endroit où il fallait rendre visible la présence des femmes et montrer qu'elles ont des choses à dire, d'autant plus qu'elles sont peu nombreuses dans le milieu marin.»

La commission navale a imaginé divers événements maritimes qui pouvaient faire sens avec le voyage zapatiste. L'une était de faire converger des bateaux en Méditerranée, vers Palos de la Frontera, près de Huelva en Espagne. Dernièrement c'est là qu'a été mise au grand jour une série de problématiques concernant des femmes venant d'Afrique du Nord, exploitées et soumises à des violences dans les grandes exploitations fruitières. Palos de la Frontera c'est également le port d'où sont parties les caravelles de Christophe Colomb. Il s'agissait donc de faire l'opération inverse et de réécrire l'histoire, en redonnant la parole à ceux et celles qu'on avait crus soumis-es et en retirant d'autres géographies. À Notre Dame des Landes,

une flottille en mixité choisie, composée de deux ou trois bateaux partira de Brest pour arriver à Couëron, où 12 femmes en colère avaient mené la lutte en 1975. De là, des femmes paysannes nous amèneront en tracteur à la ZAD, pour rejoindre la rencontre européenne. Malgré les changements de date, les énergies locales, pourtant très différentes [luttés locales avec la terre, combats féministes, luttés zapatistes], ont permis la réalisation de ce projet. Arriver à la ZAD, en tant que femmes ayant participé à cette expérience maritime, c'est un peu irréel, comme rêver l'impossible. Et c'est ce que les compas nous ont appris à faire : faire ce qui n'est pas évident de faire, avec des contraintes quand on s'engage dans les luttes. Se rajouter ce défi, ce n'est pas parce qu'on est folles, mais pour montrer la force de la lutte de femmes, de la lutte zapatiste. Montrer qu'on peut faire bouger la montagne, comme iels ont fait bouger la Montagne avec le Stahrlatte. Comme cette délégation de sept personnes qui est arrivée à Vigo au nom des milliers de compas zapatistes, ces dix personnes de la flottille représentent des milliers de personnes et toutes les autres femmes. #

5

6

7

8

Une organisation européenne

Cette arrivée à Vigo, première étape du Voyage, est le résultat de neuf mois de travail intense, des deux côtés de l'Atlantique. Aux quatre coins d'une Europe confinée, l'annonce de l'arrivée de la délégation zapatiste a suscité un grand émoi, parmi les collectifs zapatistes de longue date, notamment en France, en Espagne ou en Italie où existe depuis 1994 une forte solidarité avec les peuples zapatistes, mais aussi parmi des collectifs et groupes dont les réflexions et modes d'organisation n'ont pas été durablement marqués par la lutte zapatiste pour l'autonomie et les écrits poétiques du Sous-commandant Marcos et qui la découvre avec ce voyage. L'engouement a été partagé par des personnes issues de luttes di-

L'avion de la force aérienne zapatiste fut construit dans l'une des communautés zapatistes en préparation au départ de la délégation aéroportée.



© Enlacezapatista

verses (féministes, queers, écologistes, anarchistes, autonomistes, syndicales, paysannes, décoloniales, antiracistes, pour les sans-papiers, etc.). Mais pour les zapatistes «le principal objectif, ce ne sont pas les rassemblements de masse, mais l'échange d'histoires, de connaissances, de sentiments, de points de vue, de défis, d'échecs et de succès.»

Parallèlement, un groupe préexistant à l'annonce de ce voyage s'est renforcé : les Femmes de la Sixième Déclaration. Las Mujerxs de la Sexta de la Otra Europa est un collectif de femmes constituées en réseau de résistance et de rébellion en réponse à la proposition des femmes zapatistes de construire un autre monde où aucune femme ne se sentira plus jamais menacée pour le simple fait d'être une femme. Le renforcement de ce groupe se fera d'autant plus que la délégation zapatiste sera principalement composée de femmes et que très vite surgit la volonté d'organiser une «rencontre européenne de femmes, personnes trans, inter et non-binaires de l'Autre Europe», rencontre qui aura lieu à la ZAD de Notre-Dame des Landes fin juillet. Cette intense organisation n'est cependant

L'ACCUEIL À VIGO. Témoignage d'Apolline - Suisse

Moi je suis arrivée le 9 juin, soit environ deux semaines avant l'arrivée de l'Escadron 421 qui est arrivé le 22 juin. Cela m'a laissé le temps de m'imprégner du lieu. J'étais dans les premières «internationales» arrivées. Cela m'a permis de participer à des assemblées de Vigo et de Galicie, notamment leur première assemblée en présentiel. J'ai pu voir qu'il-elles n'étaient pas nombreux·ses. J'ai également pu prendre la température et me rendre compte que leur organisation n'était pas énorme. J'ai aussi pu constater qu'en dépit des effectifs limités, il-elles faisaient ce qu'il-elles pouvaient. [...] Il-elles ont fait un gros travail. Quand les internationaux sont arrivés, il y a eu beaucoup de critiques et une volonté d'aider et d'organiser. Je trouve qu'il faut retenir que s'il y a un territoire moins organisé qu'un autre ou organisé différemment, il faut le respecter et s'adapter, respecter la démocratie et la différence. Il faut être humble et dire qu'on s'adapte à ce que le territoire décide de faire, sans imposer une façon de fonctionner. Or cela a été fait quand même [même si avec toute la bonne volonté du monde]. Il y a aussi les critiques et les dissensions internes qui n'avaient pas eu le temps de se résoudre avant l'arrivée et qui sont donc ressorties lors de la cérémonie d'accueil, lorsque des filles ont fait un discours très critique, montrant à l'Escadron tous les désaccords qui peuvent habiter la gauche en Europe. C'était bien que ces dissensions s'expriment, car ces critiques de violences sexistes et racistes existent partout et il faut les accepter, les écouter. Parfois, il y a un manque de démocratie [dans nos organisations].

Ce que je retiens de plus beau de ces semaines à Vigo, qui ont été intenses et d'un grand apprentissage, c'est cette rencontre entre personnes de la lutte, que ce soit avec les Galiciens ou avec les internationaux, c'était parfois des personnes qu'on avait vues en réunions virtuelles pendant des mois et qu'on voyait enfin en vrai. #

pas finie. L'arrivée de l'Escadron 421 n'est que le début de ce voyage et de cette expérience de rencontre intercontinentale entre personnes luttant en bas à gauche pour un monde fait de beaucoup de mondes et où toutes et tous y ont place.

Et pourtant...

Là-bas, près et loin de nos terres et de nos cieux, il y a quelqu'un. Une femme, un homme, un·e autre, un groupe, un collectif, une organisation, un mouvement, un peuple originel, un quartier, une rue, un village, une maison, une chambre. Dans le recoin le plus petit, le plus oublié, le plus lointain, il y a quelqu'un qui dit «NON». Qui le dit tout bas, qu'on entend à peine, qui le crie, qui en vit et en meure. Et se rebelle et résiste. Quelqu'un. Il faut le chercher. Il faut le trouver. Il faut l'écouter. Il faut apprendre de lui.

Même si nous devons voler pour l'êtreindre.

Car, après tout, voler, c'est seulement une autre façon de marcher. Et, bon, marcher est notre façon de lutter, de vivre.

Alors, dans la Traversée pour la Vie, qu'espérons-nous ? Nous espérons voir votre cœur à vous. Nous espérons qu'il ne soit pas trop tard. Nous espérons... tout. #

(*) Permanente Centre d'Information et d'Éducation Populaire (CIEP)



© Max Vahnbövycht

 SOCIAL

L'éducation permanente (mise) à distance ?

> Jean BLAIRON (*)

Les politiques devraient donc d'abord être des politiques culturelles, non pas au sens où un ministère de la culture sert ou dessert les clientèles diverses et variées des métiers de la culture, mais bien comme critique des limites d'un capitalisme hyperindustriel devenu destructeur des organisations sociales en quoi consistent les processus d'individuation psychique et collective.

Bernard Stiegler

Dans toutes sortes de secteurs d'activités, la pandémie a imposé un arrêt brutal des activités ou a imposé des adaptations majeures de celles-ci. C'est le cas des activités d'éducation permanente dans leur dimension de rencontre, d'animation, de formation ou de mobilisation collective qui ont été tout simplement frappées d'interdiction. Les associations ont tant bien que mal cherché à inventer des voies alternatives de traverse : formations en distanciel, visio, plateformes de partage ont plus ou moins peuplé le quotidien d'un télétravail décrété obligatoire. Beaucoup de secteurs ont connu une situation similaire et il s'est trouvé des chantres de la « modernisation » pour qualifier ces situations de basculement dans un progrès. Maintenant que la pandémie semble reculer, une controverse se dessine, comme pour le télétravail : ne faut-il pas tirer enseignement des expériences qui se sont passées et transformer les pratiques pour « accueillir » la nouveauté ?

A notre estime, la première exigence en la matière consiste à questionner la question. C'est à cette exigence première que nous voudrions consacrer cette analyse, étant pleinement conscient qu'il ne s'agit là que d'un préalable qui n'est pas suffisant, mais est par contre nécessaire. Questionner la question, c'est, pour nous, poser au moins trois gestes réflexifs indissociables :

- se demander quel « format » ou quel « modèle » va prélever au questionnement ;
 - relier la question aux enjeux globaux dans lesquels la réponse que l'on apportera au questionnement va produire des effets ;
 - identifier ce que peut nous faire perdre la manière dont on va prendre en charge le questionnement.
- Avant de se demander s'il est légitime de mettre en œuvre des pratiques d'édu-

cation permanente « en distanciel », il est utile, nous semble-t-il, d'interroger le type de raisonnement qui va être mobilisé pour traiter la question.

Dans les modèles d'analyse dominants comme le modèle « SWOT », prétendument stratégique, largement promu y compris dans le secteur public (où il est devenu les fourches caudines du fonctionnaire), on a pris l'habitude de faire la balance entre les forces et les faiblesses, les menaces et les opportu-

nités, voire, dans certains cas, de traduire ces dangers dans le registre des chances.

Il s'agit d'un modèle instrumental, puisqu'il fait faire l'économie de la question du sens : menaces et opportunités, en effet, ne sont pas d'office de même nature et la balance des deux opère souvent un choix de valeurs qui ne dit pas son nom. Il faut alors se demander et demander dans quel registre de valeurs le « distanciel » peut apparaître comme une opportunité.

L'importance accordée à la question des opportunités produit par ailleurs un alignement de la pratique sur la logique concurrentielle et son intégration à celle-ci. Les « opportunités », c'est en effet le véhicule de la logique de marchés. « Saisir les opportunités », « Développer ses opportunités », appartient à un monde situé :

« La chance ne tombe malheureusement pas du ciel et tout entrepreneur vous dira qu'il est passé par l'action, et cela bien évidemment dans le cadre de sa démarche commerciale pour trouver des clients. Il s'agit de l'opportunité directe, qu'il convient d'aller chercher. Mais au préalable d'aller trouver les occasions, il est nécessaire d'en connaître les codes, qui s'attachent notamment aux cibles et aux territoires, et pour lesquels le discours ou l'argumentaire est bien spécifique. Outre des capacités personnelles plus ou moins innées selon les individus, cela passe par l'apprentissage, par la voie de la formation initiale (formation commerciale...) ou de la formation continue (module « développer sa clientèle... »), ou encore d'un coaching personnel »¹.

On voit bien se profiler le raisonnement imposé par ce « format » : « certes, pratiquer l'éducation permanente en distanciel (via des « rencontres-écrans ») peut présenter une menace (on perd une partie de la rencontre, une partie du public...), mais peut-être cette transformation renferme-t-elle des « opportunités » : un discours de « modernisation » devrait pouvoir nous convaincre que ne pas vouloir embrasser ces pratiques émergentes, c'est faire preuve de passivité coupable.

Identifier le format du questionnaire nous paraît ainsi un préalable nécessaire. Dans notre exemple, le format « SWOT » contient déjà la réponse, inoculée dans un double mouvement : on fait l'impasse sur la question du sens et des valeurs (les quatre pôles sont réputés de même nature et comparables, ce qui est rarement le cas) pour privilégier d'office la recherche des opportunités (qui est un choix de valeur qui ne dit pas son nom).

Relier la question aux enjeux globaux

Une deuxième manière, nécessaire selon nous, de questionner la question « Une éducation permanente à distance ? » consiste à relier cette question avec les enjeux globaux dans lesquels elle est inscrite et dans lesquels la réponse donnée va agir.

Nous avons toutes et tous vu que la crise sanitaire que nous traversons est caractérisée par une forte restriction de notre liberté de circulation et une forte limitation de nos contacts sociaux. Mais ce n'est pas tout : elle peut produire une restriction du sens et une limitation de notre capacité de résistance au modèle dominant. La restriction du sens s'entend dans deux sens : en matière de direction (il faut avancer, sans qu'on perçoive d'office vers quel but) ; en matière de signification (un débat sur les enjeux est évacué).

Il faut avancer !

L'exercice du pouvoir, que Luc Boltanski appelle la domination complexe, recourt systématiquement au thème de la modernisation ou de la réforme, surtout lorsqu'il s'agit d'obtenir une régression. Le changement « proposé » est à chaque fois présenté comme inéluctable, la seule attitude « responsable » étant de... l'anticiper².

Cette citation déjà ancienne est emblématique : « c'est vrai, nous abandonnerons une partie de la population à son sort en entrant dans le Cyber, mais la techno est notre destin, la liberté que les appareils à haute technologie nous donnent, c'est de pouvoir dire OUI à leur potentiel. »³

Une simple question technique

Les « modernisateurs » peuvent avancer complémentirement que les changements qu'ils requièrent sont seulement techniques, qu'ils sont neutres, en faisant l'économie des relations que leur introduction va modifier. Les sociologues de l'innovation opposent à cette neutralisation le fait que les inventions de laboratoires (ici les technologies liées au distanciel) sont des « acteurs non humains », influant à part entière sur les relations des acteurs humains. Réduire ou restreindre le périmètre du problème à sa dimension technique, c'est faire l'économie du débat sur les enjeux.

La montée aux extrêmes en matière d'individualisation

En matière de sens, le distanciel aggrave l'attaque systématique dont font l'objet tous les collectifs et en premier lieu les collectifs de travail. Comme le remarque Danièle Linhart, « gérer et mettre au travail des individus assignés à leur unicité, à leur histoire personnelle, c'est plus rassurant pour des managers que de gérer des collectifs de professionnels défendant des valeurs et des intérêts communs, partageant une même expérience de travail. C'est une voie plus aisée et plus directe pour asseoir l'emprise et désamorcer tout conflit potentiellement menaçant »⁴.

Il est facile de voir que le travail à distance fait un pas de plus dans cette direction inaugurée depuis quelques décennies.

Il est plus difficile de comprendre que c'est le groupe et les échanges qui le constituent qui permettent à chacun et chacune de se singulariser effectivement, de construire son identité de manière créative ; à l'individualisation manipulée, il faut opposer la créativité permise par le collectif, soit l'individuation ou la subjectivation, selon le terme que l'on veut employer.

Après avoir vécu en matière de solidarité la disqualification⁵ du proche au profit du lointain, avec la montée en puissance d'une approche humanitaire et caritative (les campagnes orchestrées de dons illustrant cette tendance), allons-nous assister avec le développe-

ment du distanciel à la transformation de ce qui reste de proche en lointain, ce développement dématérialisant la relation, l'immunisant, mais surtout permettant de s'en faire quitte à bon compte (dans une logique on/off) ?

Dégager le terrain

Les trois éléments précédents peuvent cumuler leurs effets ; si on a souvent insisté sur le fait que le « progrès » du distanciel pouvait laisser bien des individus et des groupes au bord du chemin (ils ne peuvent pas faire « on »), on a peut-être moins souligné qu'en matière de solidarité, ce même progrès permettait aux mieux munis de faire plus facilement « off » ou en tout cas de le faire ad libitum. Le terrain est ainsi dégagé pour que la course aux opportunités puisse être définie comme le modèle social « ouvert à tous », en faisant oublier que cette course est fictive, puisque son résultat est pré-déterminé par la possession de rentes diverses.

Que fait perdre l'adoption de la logique dominante ?

Si nous nous concentrons plus spécifiquement sur la relation collective propre aux actions d'éducation permanente et au combat pour les droits qui la caractérise, nous ne pouvons que noter que ce combat pour les droits requiert un énorme travail sur soi. Se battre pour les droits culturels, c'est se battre pour une société où tous ont des chances effectives de se vivre comme créateurs de leur existence (et pas seulement soi ou certains). Se battre pour les droits sociaux, c'est se battre pour une société de régulation, de redistribution des richesses et de contribution collective à la solidarité. Pas de droits politiques non plus sans partage du pouvoir. Les droits, en effet, ne peuvent être qu'universels.

Mais cette universalité n'est pas abstraite, elle est concrète, elle est difficile. Si nous voulons un monde où tous peuvent vivre « égaux et différents », selon cette expression d'Alain Touraine, il faut pouvoir nous confronter concrètement à la mise en cause de tous les privilèges (donc aussi des nôtres) et de

nos capacités limitées d'acceptation de la différence.

C'est dans le rapport aux corps, dans le vécu des territoires spatio-temporels, que se révèlent les limitations de notre capacité à accepter l'autre ; c'est dans ce concret-là que nos limites peuvent être mises au travail, en donnant chair au dialogue égalitaire qui fonde la démocratie culturelle et incarne le caractère universel des droits. C'est ce concret-là que nous risquons de perdre, et cette perte ne peut que renforcer la domination, qui s'accommode au mieux de la raréfaction du travail sur soi et de l'affaiblissement des collectifs.

Conclusion

Nous avons estimé que nous n'avions pas à répondre à la question de l'éducation permanente à distance sans d'abord contribuer à questionner cette question. Pour cela, nous avons proposé trois démarches, qui constituent chacune une voie réflexive pour ne pas se laisser enfermer dans une alternative (« en faire ou pas ») qui masque la restriction du sens et l'affaiblissement de la résistance au modèle dominant qu'elle sert.

Ainsi, la controverse de départ « ne faut-il pas tirer enseignement des expériences qui se sont passées et transformer les pratiques pour "accueillir" la nouveauté ? » trouve-t-elle son cadre dans la dimension sociétale qui lui donne sens et orientation :

« Une chose est l'automatisation, la robotisation, l'intelligence artificielle, autre chose la communication d'acteur à acteur où les locuteurs, les acteurs sont engagés par la totalité de leur personnalité » ; cette « communication » est la condition pour pouvoir s'opposer au pouvoir total de ceux qui peuvent combiner une action dans les champs économique, politique et médiatique⁶. Où trouver en effet la force de s'opposer à un pouvoir total quand on est dépossédé, si ce n'est dans la rencontre où on peut engager la totalité de sa personnalité dans une passion joyeuse⁷ qui dote de capacité créatrice collective ? N'en donnons qu'un exemple emblématique.

Fernand Deligny qui a fini sa vie en s'investissant totalement dans une tentative collective construite autour d'enfants mutiques, tentative où ne serait pas écrasée leur singularité, mais où celle-ci permettrait aux adultes vivant avec eux de percevoir des dimensions inconnues d'eux la décrivait comme suit :

« Il s'agit d'une "œuvre" dont le projet peut se dire : — "quel dommage que les gens ne perçoivent pas ce qu'un autiste perçoit" ».

"Eux" qui y sont, là, autistes, "nous" perçoivent, bien sûr, mais ce "nous-là", c'est quoi ? Et tu peux me croire si je te dis qu'entre ce "nous-là" tel qu'il nous préoccupe et le "Nous" perçu par quelque enfant autiste, il y a un "décalage" (...) qui fait "l'art de la chose", et qui situe ce qu'il peut en être d'une tentative, art populaire⁸.

Et c'est bien cette rencontre totale d'où naît la possibilité d'une œuvre populaire qui nous paraît constituer l'enjeu politique et culturel de la question d'une éducation permanente (mise) à distance — soit l'enjeu de la possibilité effective d'une démocratie culturelle et d'une participation de toutes et tous à la production de la société où chacun et chacune apprend, du fait de vivre « égaux·ales et différent·es ». « (...) le rapport de soi à soi, la conscience de soi comme créateur de soi-même ne s'élabore et ne devient capable d'action qu'à travers la découverte de l'expérience pratique issue de la lutte contre toutes les dominations »⁹.

(*) ASBL RTA

1. <https://www.dynamique-mag.com/article/provoquer-opportunités.4830>

2. L. BOLTANSKI, *Rendre la réalité inacceptable*, Paris, Démipolis, 2008.

3. M. HEIM, cité par P. VIRILIO dans *La bombe informatique*, Paris, Galilée, 1998, p. 35.

4. D. LINHART, *L'insoutenable subordination des salariés*, Toulouse, Erès, 2021, p. 71.

5. Nous ne désignons pas d'office ici l'étranger géographique, mais bien toute personne avec qui nous n'avons pas une proximité sociale et spatiale (par exemple une catégorie de personnes abordée comme telle).

6. A. TOURAINE, *La société de communication et ses acteurs*, Paris, Seuil, 2021, p. 15.

7. Cfr J. BLAIRON, S. KOGURÉ et O. BERNAZ, « Actions d'éducation permanente et vie associative : quelles relations ? », <https://www.intermag.be/images/stories/pdf/rta2020m12n1.pdf>, pp. 24 et sq.

8. F. DELIGNY, *Correspondance des Cévennes*, 1986-1996, Paris, L'Arachnéen, 2018, pp. 718-719.

9. A. TOURAINE, *La société de communication et ses acteurs*, op.cit., p. 44.

L'accompagnement en AID pendant la crise

Depuis le début de la crise sanitaire, adaptation et flexibilité ont été les maîtres mots pour les membres du réseau AID. Non sans peine et sans effort, les centres ont pu traverser la crise grâce à un engagement fort des équipes. En assurant la continuité de l'accompagnement des stagiaires et de la formation, elles ont pu garder un lien constant avec les publics, au gré des confinements et des mesures qui s'appliquaient au secteur.

Il y a eu le 1^{er} confinement, où il n'y avait aucune possibilité de se voir. Ce fut sans doute la période la plus compliquée pour les centres qui ont dû tout repenser, de l'apprentissage à distance – avec toutes les difficultés techniques que cela impliquait pour les équipes et les stagiaires – à la réorganisation des locaux et des groupes pour la reprise en présentiel, dans un contexte général particulièrement insécurisant et inconfortable.

Lors du 2^e confinement, rien n'a été facile non plus, tant le moral en avait pris un coup. Mais les nouvelles pratiques étaient ancrées, les mécanismes bien huilés, et la formation a pu suivre son cours grâce à la motivation des troupes.

En mobilisant leur réseau local ou personnel et grâce aux aides de la région, les centres ont pu équiper les stagiaires qui ne disposaient pas du matériel informatique adéquat pour qu'il-elles

puissent suivre la formation à distance. De nombreux défis restaient néanmoins à relever pour accrocher les stagiaires au dispositif de formation malgré les freins auxquels il-elles étaient confronté-es (manque de compétences numériques, situations familiales compliquées et violences conjugales, logements trop petits pour la famille, scolarité des enfants à assurer, grande isolation sociale, précarité renforcée par le confinement). Mail et réseaux sociaux, téléphone et courrier postal, et même porte-à-porte au domicile, tous les canaux de communication ont été mobilisés pour maintenir le lien, entretenir la relation de confiance et de soutien avec les stagiaires, et assurer la cohésion des groupes, malgré la distance. Une véritable stratégie, portée collectivement, afin de ne pas laisser tomber les stagiaires les plus vulnérables a ainsi été mise en oeuvre.

Pour celles et ceux qui souffraient de l'isolement et des incertitudes, la continuité de la formation a véritablement constitué un cadre bénéfique pour continuer à aller de l'avant.

Pour celles et ceux qui doutaient ou pensaient ne pas pouvoir tenir jusqu'au bout, les formateur-rices et agent-es de guidance ont redoublé d'efforts pour prendre des nouvelles, organiser des entretiens individuels, soutenir des démarches administratives rendues compliquées par la fermeture des services publics... Et force est de constater que les résultats sont au rendez-vous : il y a eu peu d'abandons et même de nombreuses sorties positives¹.

Grâce à la mobilisation, la force d'innovation et la créativité des équipes, la crise et ses obstacles ont été surmontés tant bien que mal. Si la rentrée de septembre reste encore incertaine, et qu'une certaine fatigue se fait sentir, il n'est pas à douter que les équipes tiendront le cap pour les stagiaires. Mais tout le monde espère se retrouver en personne pour raviver l'informel et l'humain qui animent nos actions. #

Séverine ANDRÉ (AID)

1. Accès à l'emploi ou continuation du parcours formatif chez un autre opérateur.

Les associations en éducation permanente ont connu une transformation radicale de leurs activités depuis le déclenchement de la pandémie. Pour garder le lien avec ses publics souvent frappés durement par la crise, le secteur a fait preuve d'une grande inventivité et d'un engagement considérable de la part des équipes de professionnel·les comme en témoignent les expériences relatées dans ces pages. Ces récits montrent aussi combien la situation a été difficile pour les militant·es, stagiaires, apprenant·es qui ont été catapulté·es dans un monde qui leur était pour la plupart étranger et dans lequel de nouveaux repères ont dû être trouvés pour maintenir leur engagement dans leurs activités de formation et de militance.

Des marches féministes

À Vie Féminine Namur, nous n'avons jamais cessé d'être en mouvement. Avant la crise sanitaire, les marches étaient un moyen de reprendre en douceur une activité physique, de se renforcer entre femmes et de rester en lien. Pendant la crise, et en fonction des critères qui encadraient le nombre de personnes autorisées à se rassembler (à deux, à quatre ou à dix), nous avons maintenu ce lien social, indispensable, et donné à l'action de multiples finalités : briser l'isolement, orienter et informer les femmes sur leurs droits, capter leurs réalités de vie et les faire remonter pour agir au niveau politique et public. Les marches nous ont permis de nourrir les échanges, de réaliser un tra-

vail de décodage et à chacune d'exprimer ses idées et son vécu. Marcher entre femmes, c'est aussi une autre façon d'approprier l'espace public, de se le réapproprier : les femmes marchent pour gagner en autonomie (avec un public de femmes d'origine étrangère, qui maîtrisent moins bien le français, apprendre à se repérer dans la ville, prendre les transports en commun, se rendre là où les femmes ne sont jamais allées, etc.). Organiser un parcours « street art » pour découvrir les fresques peintes sur les murs de la ville de Namur et les femmes artistes. Et, à l'occasion des journées du « Matrimoine », programmer un circuit qui

met en lumière les femmes qui ont marqué l'histoire économique, sociale, politique et culturelle de sa ville, sillonner les rues pour interroger la place des femmes dans l'espace public. Enfin, dans le cadre des 100 ans de Vie Féminine, organiser dans chaque régionale du Mouvement des marches revendicatives et joyeuses pour engranger les kilomètres, aller jusqu'à 100 et bien au-delà... toujours (les) droit(s) devant ! Autant de réalités et de vies de femmes qui s'articulent les unes aux autres, en marchant, pour penser demain sans laisser personne sur le bord de la route. #

Manon VOYEUX (Vie Féminine)

L'ISCO à l'épreuve de la pandémie

La pandémie de covid-19 a représenté un coup dur pour l'ensemble des étudiant-es de l'ISCO mais de façon variable selon leur situation professionnelle et familiale. La plupart des étudiant-es de l'ISCO sont engagés dans des métiers considérés comme « essentiels » : ouvriers et ouvrières des grandes surfaces ou d'entreprise de logistique alimentaire ; aides-soignantes et infirmières en hôpital, maison de repos ou soins à domicile ; agent de police, éducateurs et éducatrices sur le terrain en prévention ou encore dans des institutions d'accueil de personnes. Pour eux-elles, le stress s'est emparé brutalement de leur vie : peur de contaminer leur famille dans un contexte de propagation rapide du virus et où les conditions de protections n'étaient pas réunies, mise à l'écart par l'entourage, confrontation régulière à la mort.

Par ailleurs, la surcharge de travail, les réorganisations horaires constantes, l'organisation de la prise en charge des enfants, la vie séparés les uns des autres au sein du foyer ont également entraîné une difficulté accrue de la conciliation vie familiale et professionnelle. Les quelques étudiant-es des groupes qui n'ont pas été amenés à travailler en première ligne ont été impactés par le chômage technique et l'isolement. La perte partielle ou totale de revenu a aussi occasionné un stress important. Les personnes sans emploi ont été quant à elles confrontées à l'isolement.

Enfin, en plus d'être travailleur-ses, les étudiant-es ISCO sont délégué-es syndicaux-ales pour la plupart. En plus des contraintes liées à leur environnement professionnel, tous et toutes ont vu une augmentation de leurs missions syndicales. Il-elles ont été confronté-es au raz de marée des travailleur-ses syndiqué-es et non syndiqué-es subissant le chômage temporaire. Après leur journée de travail, il s'agissait de gérer les dossiers, répondre aux inquiétudes, interpellé des directions malveillantes, etc.

ADAPTATION DU CADRE FORMATIF

Malgré le report des cours dans la première phase du confinement, des activités à distance ont été programmées pour maintenir le contact avec les étudiant-es et créer des opportunités pour qu'il-elles restent en contact. Que ce soit par téléphone ou vidéoconférence, les ressentis et les vécus de chaque personne ont été recueillis à un moment où les personnes étaient dans la découverte de la pandémie, dans l'isolement, mais aussi dans la peur du virus. Un travail de soutien, d'écoute et de partage au sein des groupes a été mené par les coordinatrices et coordinateurs de l'ISCO. Ils ont redoublé d'efforts pour assurer le suivi de leur groupe sans avoir toutefois la possibilité de les rencontrer.

La reprise des cours en septembre a nécessité un travail de conviction pour limiter le nombre d'abandons. Et malgré les pertes ainsi contenues, les groupes ont démarré affaiblis. L'infrastructure nécessaire à la tenue des cours à distance a été mise en place. Les formatrices et les formateurs ont accompagné les étudiant-es dans leur adaptation à la formation à distance. La formation ISCO est une formation d'éducation permanente, qui se base fortement sur le vécu, l'expérience et les savoirs des étudiant-es, et qui, dans sa conception et son fonctionnement, donne une place importante à la coconstruction des cours et à la collaboration entre étudiant-es et formateur-ices. Cette di-

mension d'éducation permanente a eu le plus de mal à être transposée dans des modalités d'enseignement à distance.

IMPLICATION DANS LA FORMATION

Dans ce contexte où s'entremêlent les difficultés professionnelles, familiales et syndicales, les répercussions sur les conditions de vie et le moral des étudiant-es ont été importantes et dans certains cas ont mises à mal leur participation dans la formation. La situation très laborieuse tant physiquement que psychologiquement mais aussi la mise à distance des cours et son lot de complications ont affecté la motivation des étudiant-es.

– « La maison, c'est le bureau et la formation et vice versa. En étant tout le temps connectée, je reçois des mails, des infos etc. et je n'arrive plus à cibler mes priorités et à m'y tenir. J'ai par moment l'envie de tout lâcher. » (étudiante)

– « Je vis très mal cette formation virtuelle. La présence des autres me motive et me sublime. Je suis beaucoup plus créatif en présentiel. Un manque de dynamisme s'est installé et souvent l'ennui se fait ressentir. » (étudiant)

– « Notre équipe fonctionnait bien et était bien rodée. Je ne retrouve plus cette manière de fonctionner car les groupes se font et se défont selon les cours. Pour bien fonctionner j'ai besoin d'avoir une équipe stable. » (étudiant)

Pour les plus « fracturés » du numérique, la plongée dans l'univers des cours à distance a comporté d'autres obstacles : manque d'équipement, de concentration, d'interactivité, de familiarité avec les plateformes, difficultés à poser des questions, incompréhension, connexion internet parfois difficiles... Ainsi, de nombreux défis ont dû être surmontés pour rester accrochés au dispositif. Ce fut donc un apprentissage au jour le jour pour se connecter, discuter, interagir, etc. Mais le défi fut relevé grâce au mérite, à la force et le courage des étudiant-s qui ont dû et doivent porter ces multiples casquettes et au soutien des équipes pédagogiques qui ont aussi pu s'adapter à la nouveauté et la complexité de la situation. #

Anne-France MORDANT (CIEP)



Pour de nombreux étudiants ISCO, la poursuite de la formation pendant le covid a constitué un véritable challenge.

© Julia M. Cameron

Portrait

Maurice De Backer : un parcours engagé au service de l'humain

> Marie-Thérèse COENEN (*) et Jean NEUVILLE (†)

Maurice De Backer est décédé ce 7 mai 2021, à Erquelinnes, à 97 ans. Bien qu'il soit le témoin d'une époque qui peut sembler révolue pour beaucoup, ce qu'il a semé est durable. Jociste, syndicaliste, équipier populaire, il est aussi un bâtisseur du mouvement ouvrier chrétien en Thudinie, sa région natale et un laïc engagé dans l'Église, au niveau national, européen et international. Retracer son parcours et ses engagements est pour nous, membres du CARHOP, une manière de lui rendre hommage.



Maurice De Backer lors de la Rencontre MMTC Europe-Angleterre, 27-29 mai 1983.

Maurice De Backer est né à Solre-sur-Sambre le 2 septembre 1923 et est décédé à Erquelinnes, le 7 mai 2021. Son père, Firmin De Backer (1890-1931) est mouleur à la fonderie de Jeumont. Sa mère, Lucia Fourmentin (1896-1949) est française. Il a huit ans quand son père décède d'un accident de travail. Maurice garde le souvenir d'une personne sans doute de tendance socialiste, n'allant pas à la messe contrairement à sa mère, et qui avait le souci des autres. Le parcours scolaire de Maurice De Backer est celui d'un jeune de milieu ouvrier. Il fait son école primaire à l'école libre paroissiale à Solre-sur-Sambre et ses moyennes inférieures à l'École moyenne de l'État à Binche de 1936 à 1940. En 1940, Maurice entame sa vie professionnelle à la marbrerie SA Merbes-Sprimont à La Buisserie, où il travaille pendant trois ans comme employé.

De la JOC à la Fédération des syndicats de Charleroi

Membre de la section JOC de Solre-sur-Sambre en 1938, Maurice De Backer est équipier fédéral en 1941 puis président de la Fédération jociste de Thuin. En 1942, il devient permanent pour la JOC de Charleroi-Thuin, jusqu'en 1944. « Cette expérience », dit-il, « a orienté ma vie ». D'une part, il s'engage pour la classe ouvrière et, d'autre part, il acquiert une foi chrétienne qui prend totalement l'humain en compte¹. Malgré les nombreuses difficultés liées à l'Occupation, Maurice organise pour les jeunes des cercles d'études, des recollections, des écoles régionales pour les plus militants et la participation aux semaines d'études². La JOC et la JOCF de Charleroi prennent leur part au sein de l'Aide à la reconstruction des foyers éprouvés par la guerre (ARFEG).

En janvier 1945, il est embauché à la Fédération des syndicats chrétiens de Charleroi, pour seconder Hubert Dewez, comme rédacteur à *Au travail, hebdomadaire des syndicats chrétiens du Hainaut*, fonction qu'il occupe jusqu'en 1953, avant de devenir permanent des Équipes populaires (EP). Maurice De Backer assure aussi, de 1942 à 1953, la tâche de propagandiste syndical pour le secteur frontalier d'Erquelinnes, où il est confronté aux problèmes de statut, de salaires, de primes à la vie chère et de sécurité sociale de ces travailleurs.

Bâtisseur du MOC de Thuin

Pendant ces années, Maurice De Backer souhaite initier une coordination régionale pour renforcer les travailleurs de la Thudinie. La mise en œuvre

1. M. VAN DIËREN, « Maurice De Backer. Les EP, une fabrique de militants », *La Fourmillière*, juillet-août 2014, p. 15.

2. CARHOP, *Fonds JOC-Thuin*, schéma du plan de travail, 1943-1944.

n'est pas facile. Dans cette région semi-rurale, le clergé privilégie le patronage plutôt que la JOC et les organisations rurales plutôt qu'un mouvement ouvrier chrétien structuré. À l'occasion du lancement du nouveau quotidien *La Cité* (1950), le directeur régional des Œuvres sociales à Lobbes, l'abbé Hennin, réunit les responsables des différentes organisations (syndicats, mutualités, coopératives, Ligues des femmes) de la région. Maurice préside cette première rencontre qui préfigure le futur MOC régional. Ce groupe se mobilise pour organiser une manifestation autour du soixantième anniversaire de l'encyclique de Léon XIII, *Rerum Novarum*, le 3 juin 1951 à Lobbes et le premier mai 1952 à Erquelines, dans le cadre de l'Année sociale du diocèse de Tournai. La Fédération du MOC de Thuin se met progressivement en place. Les statuts sont discutés et adoptés lors d'une réunion commune des syndicats, des mutualités et de la LOFC à Lobbes, le 27 juillet 1951. Charles Thiry est élu président et Maurice De Backer, secrétaire du comité provisoire.

Un engagement militant au MPF

Sur le plan privé, il épouse, le 21 août 1946, Marie Van Binst [1918-2007], régente ménagère et membre des Ligues ouvrières féminines chrétiennes (aujourd'hui Vie féminine). Le jeune couple milite au sein du Mouvement populaire des familles (MPF) lancé en 1944. Les négociations entre le MOC et le MPF pour devenir une branche constitutive, se poursuivent jusqu'en 1949, mais n'aboutissent pas ce qui signe la fin de ce mouvement familial «déconfessionnalisé»³.

En 1947, le Conseil central du MOC prend acte de l'initiative lancée par Jean Bouhy à Liège et déclare lui apporter son soutien. Les secrétaires des MOC régionaux participent concrètement au développement des Équipes populaires dans leur fédération. Le compte rendu du Conseil central précise qu'il ne sera pas exigé des membres, une affiliation aux syndicats chrétiens et à la mutualité, mais que «cela sera l'œuvre de l'influence de l'atmosphère des contacts d'homme à homme»⁴. Fin 1952, les Équipes sont officiellement reconnues comme branche constitutive du MOC.

Aux Équipes populaires

C'est l'abbé Goor, aumônier du MOC de Charleroi, qui insiste auprès de Maurice De Backer pour qu'il accepte le poste de permanent des Équipes populaires pour développer le mouvement dans le Hainaut. Pour Maurice, ce choix s'inscrit dans la continuité de son engagement jociste. La méthode

des Équipes, la révision de vie et le contact avec le milieu du travail, l'orientation évangélique rencontrent davantage ses aspirations que l'administration du journal à la CSC nationale.

En 1953, Maurice De Backer s'engage dans sa nouvelle mission apostolique en Hainaut, province la plus ouvrière du pays et diocèse où la déchristianisation est la plus généralisée. Il couvre les fédérations de Tournai, Mons-Borinage, Ath, Le Centre, Thuin et Charleroi. Il peut compter sur le soutien de quasi tous les secrétaires régionaux du MOC, même si chacun a sa propre vision de ce que doivent être les EP. À l'époque, «développer des Équipes populaires locales», dit-il, «fait partie intégrante de la tâche d'un permanent du MOC»⁵. Il construit un mouvement démocratique et participatif. Dans ses carnets, il écrit: «apostolat et rechristianisation, pas d'une manière platonique, pas une religion des seules pratiques, mais une vie chrétienne qui se traduit par des actes; pas d'embrigadement, pas d'endoctrinement; une équipe d'hommes qui agit, agissent, font agir; faire bouger les gens là où ils sont, dans ce qu'ils sont.»⁶ De 1955 à 1957, Maurice assume la fonction de secrétaire fédéral des EP.



Réunion aux Équipes populaires de Verviers. Abbé Jenchenne à gauche, De Backer Maurice président national des EP au centre et Wynants Joseph, président fédéral à droite.

En 1973, quand Arnold Wynants devient secrétaire politique du MOC, Maurice De Backer est élu président des EP. Il remplit ce mandat pendant neuf ans, jusqu'en 1982. Ses responsabilités se multiplient. Il accompagne le mouvement dans son évolution vers une organisation d'éducation permanente et dans la professionnalisation de ses cadres. Maurice De Backer prend sa retraite en 1985.

Président du MOC de Thuin

Tout en étant permanent national des EP, Maurice De Backer reste actif dans sa région, la Thudinie. Élu le 22 septembre 1957 à la présidence du MOC

3. ZÉLIS G., « Les équipes populaires », dans GERARD E., WYNANTS P., *Histoire du mouvement ouvrier chrétien en Belgique*, t. 2, Leuven, Leuven University Press, 1994, p. 545-561 (Kadoc-studies, 16).

4. CARHOP, *papiers Maurice De Backer*, deuxième versement, farde n° 23, procès-verbal du Conseil central du MOC du 29 septembre 1947 portant sur la décision de reconnaître et soutenir les Équipes populaires au sein du mouvement ouvrier chrétien.

5. CARHOP, *entretien avec Maurice De Backer dans le cadre du 75^e anniversaire du MOC*, 1995.

6. CARHOP, *papiers Maurice De Backer*, premier versement, carnet n° 3, notes en suivi de la visite à Monsieur le chanoine Joos, situation des EP dans le diocèse de Tournai, Mesvin, 25 mai 1954.

de Thuin, il assumera cette fonction pendant une dizaine d'années. Il soutient entre autres, la politique du mouvement dans le logement social. En 1966, il est membre coopérateur de La Cité verte, société coopérative de construction d'habitations sociales à Momi-gnies. Il est membre du conseil d'administration au moins jusqu'en 1983. Il reste membre coopérateur jusqu'à la fusion avec la coopérative Notre Maison en 1990 et cède ses parts à la Hennuyère, en 1993.

Posture face à la politique : ouverture mais liberté d'action !

Maurice De Backer reste réservé quant à un engagement politique plus concret. Au lendemain de la guerre, il participe aux débats politiques sur la représentation politique des travailleurs chrétiens : faut-il lancer un parti ouvrier chrétien ou un mouvement démocrate-chrétien puissant au sein du Parti social-chrétien [PSC] ? En 1950, il note dans ses carnets : « Travailisme ou bloc catholique ? [...] Doit-on persister à vouloir une vie politique centrée sur les idées religieuses au lieu de la voir centrée sur des questions d'intérêt temporel ? »⁷

De 1954 à 1958, sous le gouvernement libéral-socialiste Van Acker, le monde catholique se mobilise pour défendre l'école catholique et la liberté d'enseignement. Le MOC et les EP agissent au sein des sections locales du Comité national pour la défense de la liberté et de la démocratie [CDLD]. En 1995, Maurice revient sur cette mobilisation : « le seul moment où je me demande si on ne s'est pas trompé, c'est dans la question scolaire. On a été à fond dans le CDLD. »⁸

En vue des élections législatives de 1968, le chanoine Goor, Alfred Califice, député démocrate-chrétien de Charleroi, et André Oleffe, président du MOC, le sollicitent pour mener la liste PSC « Chambre » de l'arrondissement de Thuin. Pour le MOC, l'enjeu est stratégique. En 1966, le MOC venait de lancer un groupe de pression, le Mouvement des travailleurs chrétiens [MTC] et avait négocié au sein du comité d'arrondissement du PSC de Charleroi des mandats à tous les niveaux⁹. De plus, l'arrondissement de Thuin doit reconquérir le siège de l'ex-député Noël Duvivier [1954-1965]¹⁰ que le MOC souhaite remplacer par Maurice, son propre candidat. Sous la menace entre autres de Noël Duvivier de déposer une liste PSC concurrente, Maurice retire sa candidature, se gardant ainsi des démêlés politiques au sein de la section du PSC de Thuin. « Cette décision », dit-il, « je ne l'ai jamais regrettée »¹¹. Son option est et reste les travailleurs et le mouvement d'éducation permanente, les Équipes populaires.



Affiche électorale de la Démocratie chrétienne, Élections législatives, 31 mars 1968.

À plusieurs occasions, Maurice De Backer précise sa pensée qui peut se résumer en trois mots : ouverture, dialogue et soutien à ceux et celles qui s'engagent en politique. Quand le 13 avril 1969, le mouvement politique pluraliste et progressiste pour la Wallonie et Bruxelles, Objectif 72¹² est lancé à Charleroi, Maurice De Backer écrit : « je suis, avec énormément d'intérêt, le développement du mouvement tellement il correspond à une aspiration qui toujours domine mon action militante depuis ses débuts, celle de regrouper précisément tous ceux que vous voulez atteindre par Objectif 72. »¹³

Fidèle à la Thudinie

Maurice De Backer est engagé dans sa région, la Thudinie. Sur le plan privé, il soutient et préside depuis 1966, une institution d'accueil pour enfants placés par le juge, suite à des situations familiales compliquées : manque de soins, alcoolisme, précarité, violences physiques et psychologiques. Il laisse, ainsi que son épouse, le souvenir « d'une personne intelligente et dotée d'une grande finesse, toujours dans le souci de l'humain ».

[*] CARHOP asbl

7. CARHOP, *papiers Maurice De Backer*, Premier versement, carnet n° 1, Représentation politique des travailleurs chrétiens, réunion de Charleroi, 7 octobre 1950.

8. CARHOP, *entretien avec Maurice De Backer dans le cadre du 75^e anniversaire du MOC*, 1995.

9. PIRSON É. (dir.), *Histoire du mouvement ouvrier chrétien à Charleroi, 1886-1990*, Bruxelles-Charleroi, CARHOP-MOC, 1995, p. 134.

10. COENEN M. -T., « Duvivier Noël », dans *Rubrique Belgique du maitron.fr*, mise en ligne le 25 juin 2021 URL : <https://maitron.fr/spip.php?article241261>

11. CARHOP, *entretien avec Maurice De Backer dans le cadre du 75^e anniversaire du MOC*, 1995.

12. Ce mouvement de réflexion et d'action politique a l'ambition de rassembler des militants progressistes pour renouveler la pensée politique de gauche, s'ouvrir au fédéralisme et donner un sens socialiste au système économique. Voir PIRSON (dir.), *Histoire du mouvement ouvrier chrétien à Charleroi, Bruxelles-Charleroi*, CARHOP-MOC, 1995, p. 139.

13. CARHOP, *papiers Maurice De Backer*, deuxième versement, n° 51, lettre de Maurice De Backer à Germain Capelleman, 19 mai 1969.



INTERVIEW



Laure MALCHAIR

Directrice asbl Confluences

Kate RAWORTH, *L'économie de demain en 7 principes, J'ai lu, Paris, 2021, 480 pages.*

Le modèle du Donut : un outil d'intelligence collective pour repenser la ville

La théorie du Donut de l'économiste Kate Raworth suscite un engouement croissant auprès des acteurs qui pensent la transition. Après Amsterdam, c'est au tour de Bruxelles de s'emparer de ce nouvel outil, avec l'intention affirmée de poser des actes concrets en faveur de la transition. L'expérience Brussels Donut¹ a vu le jour en août 2020 et s'est terminée en mai dernier. Mais en quoi consiste le modèle Donut et pourquoi l'utiliser ? Quelle en est l'appropriation bruxelloise et quel bilan tirer de cette première phase d'expérimentation ?

Qu'est-ce que la théorie du Donut ?

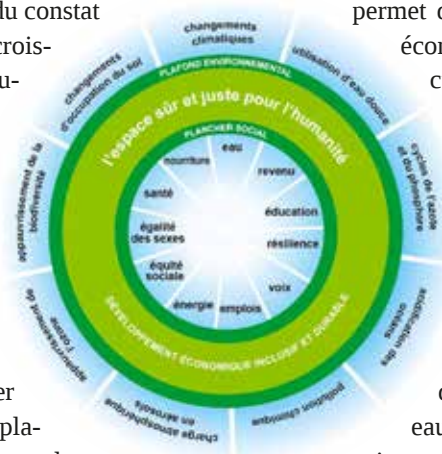
La théorie du Donut a été développée par l'économiste anglaise Kate Raworth dans son livre *Doughnut Economics, Seven Ways to Think Like a 21st-Century Economist*. Elle part du constat que le modèle économique de croissance dans lequel nous nous trouvons n'est pas tenable. Il contient de nombreux dysfonctionnements qui conduisent notamment aux crises financières, aux inégalités extrêmes de revenus et d'accès aux ressources ainsi qu'à l'exploitation destructive de l'environnement. Selon elle, une société durable doit respecter le plancher des droits humains, mais aussi le plafond écologique de la planète. Ce sont les deux limites entre lesquelles nous devons redéfinir notre bien-être. Le Donut est une image qui permet de représenter sa vision de l'économie. Il remplace l'image de la courbe montante associée à la croissance et au développement d'une société en un cercle illustrant quant à lui une économie régénérative², distributive³ et intégrée dans la société et la biosphère. Pour Kate Raworth, l'économie doit viser la prospérité équilibrée plutôt que la croissance économique. Ce sont là quelques-uns des sept principes⁴ sur lesquels se fonde la théorie du Donut.

Est-ce donc la force de l'image qui en fait sa principale qualité ?

Le Donut détient une grande qualité pédagogique, c'est indéniable. Il offre une image puissante qui permet de saisir rapidement le modèle économique qu'il illustre. Chacun doit trouver sa place dans la « chair » du Donut, entre le plancher social et le plafond écologique. C'est l'espace écologiquement sûr et socialement juste pour l'humanité. Personne ne doit tomber dans le trou au milieu, c'est-à-dire se trouver en deçà des besoins de base tels que les besoins en eau, nourriture, énergie, éducation, revenus, logement. Et personne ne peut sortir hors des limites du Donut qui représentent les limites planétaires : la pollution de l'air, le changement climatique, la perte de biodiversité, l'acidification des océans, etc. Cette qualité pédagogique du Donut est essentielle pour convaincre de l'apport du modèle.

En quoi justement cet outil est-il innovant ?

Le plancher social et le plafond écologique contenus dans le Donut ne sont pas des notions nouvelles. Mais la force de Kate Raworth est tout d'abord de



1. L'équipe de Brussels Donut est composée de l'asbl Confluences, de la haute école ICHEC et du DEAL (le Donut Economics Action Lab, l'organisation de Kate Raworth). Le projet est développé avec le soutien du Service public régional Bruxelles Economie et Emploi et en collaboration avec le cabinet du ministre bruxellois de la Transition économique.
2. Une économie régénérative est une économie dans laquelle les ressources ne sont plus utilisées dans une logique linéaire, mais circulaire.
3. Une économie distributive est une économie dans laquelle les revenus, mais aussi la richesse, le pouvoir et le temps sont distribués à la source entre les acteur·rices.
4. Les sept principes sont : « Changer le but : du PIB au Donut », « Voir l'ensemble du tableau : de l'économie autonome à l'économie intégrée », « Cultiver la nature humaine », « Mieux connaître les systèmes », « Redessiner pour redistribuer », « Créer pour régénérer », et « Être agnostique en matière de croissance ».
5. Le projet masui, le community land trust (CLT) et une entreprise (chef de chantier et ouvriers).

rassembler ces deux éléments dans un seul schéma et de montrer par là même qu'il faut développer une vision à 360° de notre société ; que l'on ne peut plus penser l'écologique, l'économique et le social séparés les uns des autres. Le Donut est dès lors une sorte de « boussole » qui nous « impose » par la forme du modèle à prendre en considération à la fois les enjeux sociaux, économiques et environnementaux et qui nous guide face aux défis du XXI^e siècle.

L'autre innovation du modèle Donut est d'avoir intégré, dans le schéma, l'articulation entre le local et le global. Ce qui signifie que l'on ne peut pas penser les actes posés au niveau politique, individuel ou organisationnel, uniquement par rapport à l'impact qu'ils ont chez nous (niveau local). Il faut tenir compte de leur impact ailleurs (niveau global). De nouveau, cette réflexion n'est pas neuve. Nous savons pertinemment que les gestes que l'on pose au quotidien ici ont un impact ailleurs. Mais ce n'est pas forcément pris en compte dans la mise en œuvre des stratégies de développement actuelles alors que le modèle de Kate Raworth nous y contraint.

Concrètement, comment se réalise l'analyse Donut ?

Les chercheur·ses de l'équipe de Kate Raworth ont déterminé un ensemble d'indicateurs au niveau planétaire en lien avec les objectifs sociaux et écologiques du modèle. L'analyse Donut qu'il·elles ont réalisée donne une représentation de notre planète par rapport au plafond écologique et au plancher social, avec des zones rouges et des zones vertes. Il·elles ont ainsi pu établir le pourcentage de la population mondiale qui se trouve dans le cœur du Donut. Ensuite, il·elles l'ont déclinée par pays à partir d'indicateurs standards. Si l'image Donut de la Belgique est assez positive par rapport au plancher social, elle est catastrophique au niveau du plafond écologique. Ensuite, pour faciliter l'appropriation du modèle et permettre son application à différentes échelles de vie comme celle du territoire, il·elles ont développé divers outils pratiques dont celui des quatre lunettes. Avec ces lunettes, les enjeux sociaux et écologiques sont pris en compte, mais aussi les dimensions locales et globales de ceux-ci.

Brussels Donut est alors une application régionale de cette démarche ?

En effet. L'outil Donut peut être utilisé à quelque niveau que ce soit et avec n'importe quel objectif. On peut ainsi placer au centre du Donut un objet, une stratégie politique, un projet d'institution ou d'organisation de terrain, le développement d'un quartier... À chaque fois, va se poser la question des impacts positifs ou négatifs sur les habitant·es du territoire (le local-social), sur le territoire (local-écologique),



sur la façon dont sa région a une empreinte écologique plus ou moins forte sur la planète (global-écologique) et sur les gens qui vivent ailleurs dans le monde (global-social).

Dans le Brussels Donut, la première étape a consisté à réaliser un diagnostic de la situation. Nous avons travaillé sur quatre niveaux différents : le niveau macro (le portrait Donut de la Région de Bruxelles-Capitale) ; le niveau méso (l'analyse des stratégies et plans d'action) ; le niveau micro (projets et activités) et le niveau nano (niveau de l'objet, en l'occurrence le téléphone portable). Ensuite, nous avons réfléchi à quels pourraient être les gestes à accomplir, les décisions à prendre pour être plus cohérents et justes sur chaque niveau.

“ Une société durable doit respecter le plancher des droits humains, mais aussi le plafond écologique de la planète. ”

Le modèle est universel dans la méthode, mais pas dans les solutions qu'il apporte...

Certaines personnes voient le Donut comme pouvant offrir une solution aux déséquilibres auxquels une structure fait face. Mais dès qu'on l'utilise, on s'aperçoit qu'en réalité le Donut ne donne pas de solution. C'est un outil de travail, de visualisation qui apporte une perspective de développement et qui nous dit comment avancer pour y arriver. Cela signifie que l'on ne peut pas juste demander à une boîte de consultance de faire l'analyse Donut de telle ou telle structure et de proposer des solutions. Ça ne marche pas comme ça. Il faut que les personnes consultées soient autour de la table et qu'il y ait une véritable volonté de changement sinon l'analyse ne sert à rien. Ce sont les acteurs eux-mêmes qui identifient les impacts, donnent forme à l'image de la ville et décident des étapes à réaliser. Il s'agit donc d'un outil d'intelligence collective, de créati-



tivité; une invitation à travailler avec des gens avec lesquels on ne travaillerait pas forcément. En cela, le Donut constitue aussi un formidable outil de mise en réseau et de structuration du travail collectif.

Quelle est la spécificité de l'appropriation bruxelloise du Donut ?

Bruxelles est la deuxième ville européenne après Amsterdam à se lancer dans cette expérience. L'angle par lequel nous avons décidé de rentrer dans le Donut est celui de la participation citoyenne et de la cocréation. Cela en fait notre spécificité. Actuellement, il y a des centaines de villes qui veulent se lancer dans le Donut. Bruxelles est un laboratoire vivant observé par de nombreux acteurs. Le fait qu'il y ait de l'argent public qui a été investi dans ce projet est également un cas unique. La plupart des villes qui y participent le font à travers des initiatives citoyennes. Mais les choses changent.

Au niveau du portrait de la ville, on a proposé à diverses organisations de la société civile de participer en fonction de leurs expertises sur les différentes dimensions du Donut (logement, mobilité, éducation, culture...). La première phase consistant à rassembler les données déjà existantes de façon à les enrichir et les compléter ensuite par les acteurs

on a touché les populations les plus précarisées, c'est via les nombreuses associations qui travaillent avec ces publics. Leur implication directe devra toutefois être faite dans l'étape suivante qui pourrait consister à faire participer toutes les personnes qui font la ville (publics précarisés, mais aussi les entrepreneurs...). Dans cette première phase méthodologique, on posait les premières balises. Pour une appropriation plus large, il va falloir construire de nouveaux outils.

Quels sont vos principaux enseignements ?

Ce que les acteurs ont tiré de cette expérience est très variable, mais ils ont tous souligné l'intérêt du modèle par rapport à d'autres outils de transition. Ils ont mis en avant l'aspect systémique de l'outil et sa capacité à soutenir une prise de recul. La souplesse du modèle est un autre aspect positif qui a été soulevé. Comme le Donut n'offre pas de solution toute faite, on peut l'utiliser de multiples façons différentes (le portrait, les quatre lunettes, les schémas liés à la distributivité, la régénérativité...). Le Donut requiert un engagement politique très important. C'est un autre enseignement de l'expérience transmis notamment par les acteurs des administrations selon lesquels « pour que l'utilisation de l'outil soit réellement intéressante, il faut que la région s'engage dans cette voie-là et que toutes les administrations s'y impliquent. Comme il s'agit de casser les silos, cela n'a de sens que si la démarche s'inscrit dans une logique collective ». Du côté du terrain, l'appréciation va dans le même sens : il faut que les gens se mettent en réseau, s'aident les uns les autres pour qu'ils puissent développer cette vision plus systémique de la société.

Est-ce que le modèle pourrait s'appliquer au Sud de l'hémisphère ?

C'est une réflexion en cours au niveau du DEAL, mais oui, je le pense. Pour devenir vraiment pertinent, ce modèle doit viser large. Il faut que chaque projet puisse se connecter avec ce qui se fait ailleurs afin de créer une sorte de réseau des villes Donut. Et c'est à ce moment-là qu'on arrivera dans un modèle économique qui peut vraiment tenir la route. Une coalition internationale s'est lancée à l'initiative d'Amsterdam. Elle réunit tous les mois des villes et des initiatives citoyennes d'Amérique latine, des États-Unis, d'Asie, d'Europe. Un des objectifs du DEAL est de rassembler les expériences initiées un peu partout dans le monde et mettre les gens en lien à travers leur plateforme. L'apprentissage collectif qui en résulte rend cette aventure passionnante. #

“ Si l'image Donut de la Belgique est assez positive par rapport au plancher social, elle est catastrophique au niveau du plafond écologique. ”

de terrain, les agents de l'IPSA (Institut de statistique bruxellois) ont également été de la partie. Au niveau de la stratégie politique, on a travaillé avec les administrations tandis qu'au niveau des organisations, on a analysé trois situations spécifiques⁵. Enfin, au niveau nano, on a travaillé avec des spécialistes de la question du téléphone portable en ce compris l'exploitation des ressources minières pour sa production. Au total, plus de 200 personnes ont partagé l'expérience.

Les publics populaires ont-ils été impliqués ?

Ce n'était pas l'objectif de cette première phase. Nous voulions travailler de manière participative, mais sans viser la représentativité. Avant tout parce qu'il fallait qu'on teste l'intérêt « du et pour » le modèle. Dans cet objectif-là et sachant que les conditions sanitaires nous limitaient dans les possibles, nous avons choisi de tester le modèle avec des personnes déjà impliquées dans des projets de transition et qui étaient susceptibles d'adhérer à la démarche. La participation de contradicteurs s'envisage dans une seconde phase. La seule façon dont



Enseignement

Le théâtre théorique : une innovation au service de l'apprentissage à l'université

> Florence DEGAVRE (*) et Mathilde COLLIN (**)

Les innovations pédagogiques dans l'enseignement universitaire font l'objet d'un intérêt croissant, tant dans la littérature scientifique que chez les acteurs et actrices des politiques d'enseignement. De natures très diverses, elles sont au cœur des stratégies d'adaptation des universités aux problématiques sociétales émergentes, tout en étant considérées comme une source importante de motivation à apprendre (pour l'étudiant-e) et à enseigner (pour l'enseignant-e). En mobilisant le jeu et la simulation au sein de groupes d'étudiant-es, le théâtre théorique (TT) permet de réfléchir aux grands enjeux sociétaux tout en démontrant la valeur des travaux de recherche et des théories¹.

Dans le théâtre théorique (TT), des enseignant-es, accompagnés ponctuellement d'étudiant-es, incarnent des théories dans le champ des sciences sociales par le biais de personnages aux langages, comportements et apparences construits à partir de ces théories² dans le cadre de performances théâtrales réalisées lors de séances de cours. L'objectif global du TT est d'amener les étudiant-es à s'intéresser aux fondements des théories en sciences sociales et à leurs différences épistémologiques, mais également à réfléchir de façon critique à leurs forces et faiblesses explicatives pour interpréter et résoudre des problèmes contemporains. Le théâtre est alors un dispositif mis au service de l'apprentissage et relié aux enjeux qui se présenteront dans l'activité professionnelle future des étudiant-es.

À partir de performances de format pouvant aller de quelques minutes à maximum 40 minutes, des théories et travaux scientifiques complémentaires et/ou contradictoires sont mis en scène. Chaque personnage, joué par un-e enseignant-e et/ou un-e étudiant-e reformule et explicite du point de vue de «sa» théorie la problématique qui fait l'objet de la performance et propose des pistes de solutions. Pour faire avancer l'action, les saynètes de TT activent la notion de «controverse coopérative». Celle-ci est organisée par séquences itératives (afin d'éviter les consensus rapides) qui permettent d'expliciter les positions et d'en adopter plusieurs.

Dans le cadre de l'organisation du TT au sein d'un cours, le jeu et la comédie sont introduits progressivement par des performances de plus en plus longues, l'usage graduel des déguisements, des ins-

tructions concernant les situations-contextes de moins en moins détaillées (sollicitant donc de plus en plus la créativité des étudiant-es dans la conduite scénique) et des interactions enseignant-e-étudiant-es variables: l'enseignant-e joue seul-e, l'enseignant-e joue et les étudiant-es réagissent; il-elles jouent devant leurs collègues et l'enseignant-e; il-elles jouent ensemble sans l'enseignant-e. L'expérience mobilise aussi largement les émotions, l'idée étant que les «affects» que libère la pratique théâtrale permettent d'accéder à un savoir, une connaissance extérieure. Par le rire, par la caricature d'une théorie ou des dialogues cocasses; par le trac, par la présence devant les collègues, le rire de soi et de l'enseignant-e qui se place lui-elle-même dans une situation de vulnérabilité; par l'empathie, par les exercices censés en créer pour une pensée ou un-e auteur-e, le TT permet de faire sien un concept, un raisonnement même s'il heurte le jugement premier.

Par rapport à d'autres dispositifs innovants déjà connus où le théâtre est mobilisé pour son intérêt pédagogique (comme le théâtre-forum³ ou le jeu de rôle), le TT se distingue (au moins) par trois éléments :

1. Il mobilise une équipe d'enseignant-es dans un rôle d'acteur («role teaching»), pas uniquement les étudiant-es,
2. Ce sont bien les théories portées par des personnages qui sont au centre du TT, non des personnages fictifs qui auraient des opinions inspirées par une théorie;
3. Enfin, le TT met en scène un dialogue entre théories dans le but d'interpréter (on pose la question

1. Le théâtre théorique a été mis en place pour la première à l'Université d'East Anglia. Le déroulement d'un cours en TT est documenté ici : <https://comedyintheclassroom.org/performances/sustainable-consumption/>. Il a été expérimenté en 2019-2020 dans le cadre de l'année préparatoire au Master en politique économique et sociale de la Faculté Ouverte de Politique Economique et Sociale (FOPES) de l'UCLouvain où les deux auteurs l'ont adapté au contexte particulier d'une formation universitaire pour adultes en reprise d'études.

2. Le déguisement (costumes, perruques et accessoires) fait partie intégrante du TT.

3. Le théâtre-forum ou théâtre de l'Opprimé est mis en place par Augusto Boal dans les années 1970 dans le but de faire émerger une conscience de l'oppression chez celles et ceux qui la vivent.

du « quoi ») et de résoudre (on pose la question du « comment ? ») de grands défis sociétaux dans le but de transcrire des solutions dans la réalité. Il ne s'agit pas de résoudre des conflits inhérents au groupe des théories.

Pourquoi recourir au théâtre théorique ?

Le TT répond donc à deux défis de nature très différente : améliorer le degré d'appropriation de la matière et la présenter dans sa dimension pratique et épistémologique.

Dans les enseignements qui reposent sur un apprentissage théorique, certains acquis qui découlent de la lecture de textes fondamentaux dans une discipline (dont la formulation d'arguments à partir d'un courant de pensée, la prise en compte

Par ailleurs, le TT présente l'intérêt d'accroître la dimension réflexive dans l'enseignement. En effet, le fait de confronter à un même problème plusieurs théories permet d'aborder le caractère non neutre et situé de leur émergence et les conditions d'applications. Intégrer une telle dimension ajoute une décentration supplémentaire pour l'étudiant·e : en plus de prendre du recul par rapport à son opinion, il lui est demandé de prendre du recul par rapport aux théories et courants de pensée qui deviennent des « objets » dont les conditions de fabrication et d'usage comptent autant que leur contenu et fonctionnalité.

S'ajoute à ces éléments le renforcement de la dimension de conflit socio-cognitif comme dispositif d'apprentissage, qui décrit le produit de discussions menées entre pairs en partant de positions différentes ou contradictoires. Ce type de conflit surgit le plus souvent en situation d'apprentissage collectif et lors d'interactions directes.

L'expérience menée à la FOPES

Même si plusieurs raisons justifient d'avoir recours au TT, il n'en reste pas moins que ce dernier n'est pas praticable dans n'importe quel cadre. La pertinence à mener du TT est conditionnée à la présence de certains éléments pragmatiques : 1/ Présence de collègues disposés à s'investir pour soutenir l'apprentissage des étudiant·es ; 2/ Nombre d'étudiant·es gérables au regard de l'impératif de participation ; 3/ Bonne interconnaissance et confiance des étudiant·es entre elles-eux ; 4/ Intérêt des étudiant·es pour certains enjeux de société qui les touchent à travers leur engagement militant ou professionnel.

Une instance de formation d'adultes comme la FOPES s'avère un lieu particulièrement bien adapté pour mettre en place le TT et une expérience y a été menée en 2019-2020 dans le cadre du cours d'Histoire et Courants de Pensée en Économie. Le fait que le Master de la FOPES se donne partiellement en décentralisation et non sur un campus impliquant la présence de collègues a obligé l'enseignante à mobiliser davantage les étudiant·es et la conseillère à la formation dans la réalisation des performances, allant de l'écriture à la réalisation et au jeu sur scène. Ainsi, au jeu théâtral de l'enseignante (mobilisé dès la première séance de cours) s'est ajouté celui des étudiant·es qui l'ont adopté jusqu'à leur examen final. Ces performances ont ponctué l'ensemble des séances tout au long du semestre de cours suivant un degré de complexité progressif :

1. S'approprier la pensée d'un·e auteur·e : l'enseignante propose des textes d'auteur·e dont la vie, l'œuvre et les intérêts ont été présentés. Elle demande ensuite de se mettre à la place de



Le théâtre théorique est une technique d'enseignement des théories en sciences sociales.

des nuances entre théories et la décentration) sont parfois faiblement atteints par les étudiant·es. L'utilité des théories n'apparaît pas spontanément, car celles-ci paraissent déconnectées du réel. Le TT invite à s'orienter davantage vers une logique de « boîte à outils » qu'il importe de partager en dehors de l'université et de mobiliser autour de problématiques concrètes. Des acteurs de la vie économique ou politique sont régulièrement mobilisés dans les performances de TT. C'est l'intérêt de la dimension de transdisciplinarité propre au TT : il intègre les savoirs expérientiels pour comprendre et résoudre des problèmes complexes auxquels la science seule ne sait répondre.

l'auteur-e et de répondre à un contradicteur fictif pertinent par rapport au texte et incarné par elle-même. Dans un deuxième temps, l'enseignante propose un texte complexe et demande de le présenter sous la forme de dialogue avec un personnage-théorie dans un contexte imaginé (procès, émission TV, interview, etc.).

2. Argumenter à partir d'un point de vue construit et contribuer à la controverse collaborative : l'enseignante accompagne l'approfondissement d'un thème lié à un grand défi sociétal. La place de l'économie sociale et solidaire, l'alternative au productivisme et l'égalité des sexes dans l'activité économique étaient les thèmes retenus. La réalisation des performances se nourrit d'une lecture systématique de textes à travers une méthode qui active la pensée créative dans le monde rationnel de la pensée en économie. En lisant un texte « autrement », c'est-à-dire avec une possibilité de satisfaction immédiate en le « jouant », le texte prend un autre intérêt. La méthode de lecture demande d'identifier les arguments que l'on va pouvoir mobiliser dans une performance, d'imaginer l'intrigue qui les mettra en scène.

Pour que ces objectifs d'apprentissage puissent être atteints grâce au TT, un troisième type d'exercices est proposé.

3. Soutien à l'expression de la créativité par l'utilisation d'image sous plusieurs formes (portrait-robot, dessin d'un camée, questionnaire de Proust, etc.) afin de susciter la création de personnages ou de postures.

avec d'autres cours, comme pour démontrer que le processus d'apprentissage et de création qui le soutient est autant digne d'intérêt que le produit fini (la performance ou le travail rendu).

D'un point de vue transversal sur l'ensemble du processus de formation au-delà de ce seul cours, le TT a eu des effets positifs de manière générale sur la dynamique de la classe. Le groupe a développé dès les premiers mois de la première année une meilleure capacité réflexive et propositionnelle quant aux dispositifs pédagogiques. Le tout est soutenu par la familiarité qu'ils ont développée avec la possibilité de tenir une discussion contradictoire argumentée à la fois entre elle-eux et avec un-e professeur-e dans un cadre relationnel solide et basé sur la confiance.

L'expérience doit être répétée et faire l'objet d'une évaluation plus rigoureuse pour permettre de généraliser de telles observations. Elle doit sans doute aussi être remise dans son contexte particulier : une matière à fort contenu théorique qui se prête à une lecture « dans le texte » d'auteur-es-clés, la présence d'une conseillère à la formation qui accompagne les dynamiques collectives, la présence d'étudiant-es ayant une expérience de la pratique théâtrale (ce qui n'était pas le cas de l'enseignante ni de la conseillère) et, peut-être avant tout, une enseignante à la recherche d'une forme d'horizontalisation des rapports avec ses étudiant-es qui avait très envie de (se) surprendre.

(*) SSH/IACS/OPES/UCLouvain

(**) SSH/OPES/UCLouvain

Bilan d'une expérience marquante

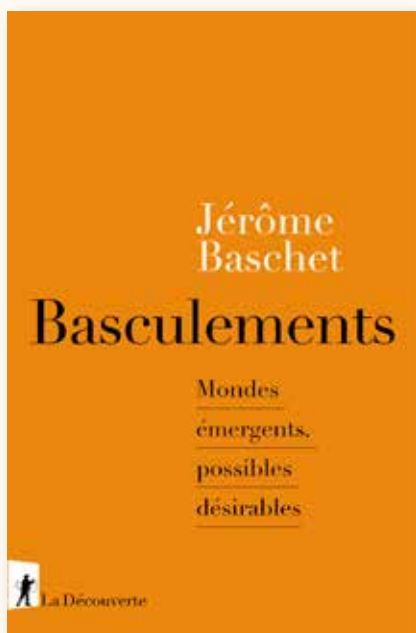
Du point de vue des objectifs d'apprentissage, l'expérience est réussie. Le TT semble bien améliorer l'appropriation d'arguments, soutenir l'implication individuelle dans la dynamique d'apprentissage collective et la convivialité et faire progresser la réflexivité, conformément à ce qui avait motivé le choix de faire du TT. Même si certains sous-groupes n'ont pas véritablement créé de personnages-théories, mais ont fait parler l'auteur-e d'un texte, le procédé théâtral a facilité la décentration par l'entrée dans le point de vue des auteur-es (« ce n'est pas moi qui parle, c'est mon auteur-e »). On a ainsi pu observer très peu de recours aux avis personnels des étudiant-es dans les discussions. Dans le cours de l'expérience, on a aussi pu noter que les étudiant-es ont spontanément mis en scène non seulement les théories, mais aussi leurs problèmes d'apprentissage : reformulations réciproques des tirades, expression de difficultés de compréhension, questionnements en lien avec leur vécu, liens faits

Références

- J.-L. BESSON, « Le théâtre à l'école, entre art et pédagogie », *Études théâtrales*, 2005/2 (n° 34), p. 21-26.
- C. BUCHS, C. DARNON, A. QUAMZADE, G. MUGNY ET F. BUTERA, « Conflits et apprentissage. Régulation des conflits sociocognitifs et apprentissage », *Revue française de pédagogie*, n° 163, 2008, p. 105-125.
- S.W. COOK, T.K. YIP, & S. GOLDIN-MEADOW, « Gesturing makes memories that last », *Journal of memory and language*, 63(4), 2010, p. 465-475.
- X. DUMAY & V. DUPRIEZ, *L'efficacité dans l'enseignement : Promesses et zones d'ombres*, Bruxelles : De Boeck, 2009.
- V. GRAVEY, I. LORENZONI, G. SEYFANG, T. HARGREAVES, « Theoretical Theatre : harnessing the power of comedy to teach social science theory », *Journal of Contemporary European Research*, 2017, 13(3): 1319-1336.
- H. LEHMANN, « Thinking/Tragedy/Thinking Tragedy : Remarks on the Fate of Theory on Stage », *Anglia*, 2018, 136(1), p. 61-74.
- D. LEMAITRE, « L'innovation pédagogique en question : analyse des discours de praticiens », *Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur*, 2018, 34(1).
- D. POITEVIN, « L'innovation pédagogique – une première "approche" », in *L'innovation en question*, 24/01/2019.
- A.M. WALDER, « The Concept of Pedagogical Innovation in Higher Education », *Education Journal*. Vol.3, n° 3, 2014, pp. 195-202.

Une version longue de cet article est à paraître : M. DE CLERCO, M. FRENAY, P. WOUTERS, B. RAUCENT, *Pédagogie active et enseignement supérieur : entre recueil de pratiques, expériences de terrain et analyse théorique*, Peter Lang.

COIN LECTURE

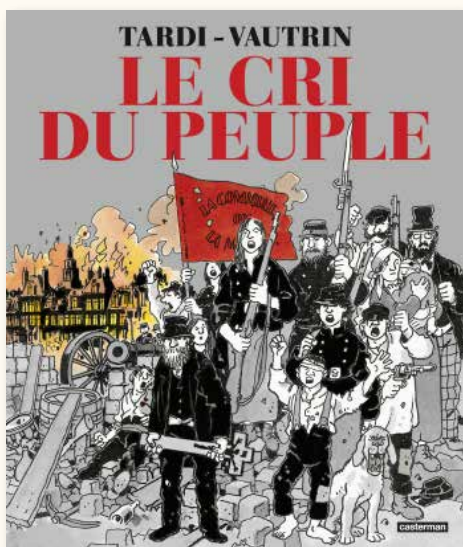


BASCULEMENTS. MONDES ÉMERGENTS, POSSIBLES DÉSIRABLES

Critiquant la notion d'effondrement d'une manière qui ne nous apparaît pas totalement pertinente (notamment parce qu'elle a le mérite de décrire l'aboutissement vers lequel nous mène le capitalisme s'il poursuit sa trajectoire BAU), Jérôme Baschet lui préfère le concept de basculements. Celui-ci lui permet, face à ce qu'il identifie comme une crise structurelle du capitalisme, de pluraliser les scénarios vers lesquels ce mode de production pourrait évoluer. Les trois premiers scénarios identifiés relèvent de tensions internes au capitalisme (entre un capitalisme fossile avec des relents autoritaires et un capitalisme « vert ») ou d'orientation que celui-ci pourrait prendre (centralité étatique accrue sur le modèle de la Chine), tandis que le dernier ouvre la voie à un véritable basculement vers un monde post-capitaliste. La grande force et l'immense intérêt de l'ouvrage de Jérôme Baschet résident précisément dans l'exploration de ce quatrième scénario, qui ouvre un champ des possibles hautement désirable. L'auteur s'appuie pour ce faire sur sa longue expérience du mouvement zapatiste, ainsi que sur certaines tendances qu'il a identifiées au début de la crise du covid-19 et qu'il appelle à prolonger (vastes arrêts de production par exemple). Ainsi, Jérôme Baschet esquisse ce que pourrait être une production débarrassée de la centralité des déterminations économiques ainsi qu'une politique non étatique d'autogouvernement populaire initiée à partir des lieux de vie concrets. Il présente également les basculements anthropologiques nécessaires pour avancer dans cette voie. Enfin, il explore quelques chemins pour y parvenir, chemins qui s'ancrent dans le déjà présent des espaces libérés (ZAD, blocages, lieux autogérés, etc.), et dans leur multiplication à venir. Loin des petits îlots sans liens entre eux tels qu'on a pu les caricaturer, ces espaces préfigurent l'existence communale et assurent autant de « bases » aux forces révolutionnaires pour intensifier leur action. Ils s'inscrivent dans une logique d'« insurrection » communale opposée à celle événementielle et statocentrée du Grand soir, qui conduit en réalité à déposséder la multitude de sa puissance. Un ouvrage à lire et à faire connaître !

J. BASCHET, *Basculements, Mondes émergents, possibles désirables*, La Découverte, Paris, 2021.

LE CRI DU PEUPLE



Vingt ans après sa première parution, Casterman a eu l'excellente idée de rééditer l'adaptation magistrale en BD par Jacques Tardi du *Cri du Peuple* de Jean Vautrin. Dès les premières planches, on se replonge dans cette fin d'hiver 1871 où il a y 150 les Parisiennes et les Parisiens voulurent vivre cette utopie pleine d'espoir qu'était la Commune. Grâce à un récit prenant comme prétexte une enquête policière, on suit les destins de Fil-de-Fer, le serrurier devenu meneur de foule en révolte, de Tartagnan, le capitaine lignard qui embrasse la révolution et surtout la belle Cafconc', de Grondin dont l'action au sein de la police n'a de plus trouble que son passé... Ces personnages complexes sont aussi peu lisses que la réalité qu'ils vivent et dont la noirceur est très justement soulignée par la sobriété de la couleur du dessin. Sous les traits de Tardi, les personnages de Vautrin prennent corps en blanc et surtout en noir et leurs histoires se croisent et s'entrechoquent pour donner naissance à la grande Histoire, celle des barricades, des résistances héroïques et des chants révolutionnaires qui parviendront jusqu'à nous.

J. TARDI, J. VAUTRIN, *Le cri du peuple (nouvelle édition 2021)*, Casterman, Paris, 2021.

BOUGER CET ÉTÉ

NAMUR

LE LÉGENDAIRE

Cet été sera l'occasion de (re)découvrir « Le légendaire », le Centre d'Interprétation des Légendes Populaires basé dans l'ancienne gare d'Olloy-sur-Viroin dans le namurois. « Le légendaire » vous propose de partir à la découverte de nos légendes populaires. En parcourant les différentes ambiances, vous découvrirez les légendes locales, leur localisation, leur origine ou encore leur trace dans notre vie quotidienne. A chaque visite, une personne en costume vous entrainera en terre légendaire pour découvrir de manière interactive ce patrimoine immatériel. Une activité conçue pour un public intergénérationnel à découvrir tout l'été !

Le Légendaire - Olloy-sur-Viroin -

Infos pratiques : www.loisirsetvacances.be



BRUXELLES EXPO PHOTO « UNE FUITE SANS FIN, (JUSQU') EN EUROPE »

Septante ans après la signature de la Convention de Genève, les médias nous abreuvent encore régulièrement d'images de la « fuite » des réfugié-es vers nos pays occidentaux. C'est bien cette fuite que le MigratieMuseumMigration (MMM) veut mettre en avant dans son exposition « Une fuite sans fin, (jusqu') en Europe ». Les photos illustrent les principaux itinéraires empruntés par les réfugiés pour atteindre l'Europe, comme la route des Balkans, de la Turquie par la mer à la Grèce, puis par voie terrestre ; et la route de la Libye par la mer au sud de l'Italie, puis par voie terrestre. Les photographes de cette exposition ont vécu certains de ces itinéraires avec les réfugié-es.

Exposition jusqu'au 14/08/21 - Migratiemuseum

- Infos : <http://www.migratiemuseummigration.be/>

BRUXELLES

FLOW : LA PISCINE EN PLEIN AIR

Cela fait quarante ans qu'on n'avait plus vu ça à Bruxelles : une piscine en plein air vient d'ouvrir ses portes dans la commune d'Anderlecht, le long du canal. La piscine temporaire « Flow » a tout d'une vraie piscine, avec des douches mais également des cabines. Avec des dimensions de 17 x 7 m, le bassin offre la possibilité d'une véritable baignade. Sur les terrasses ensoleillées en bois qui borde la piscine, on peut se réchauffer après la baignade et profiter de l'ambiance autour de la piscine. La piscine est ouverte gratuitement sur réservation de 13h à 19h pendant les deux mois d'été.

Piscine « Flow » - juillet et août - gratuit (sur réservation) -

<https://www.flow.brussels/fr>



CHARLEROI

EXPO PHOTO : « NOOR / PULSE »

L'exposition NOOR/PULSE met en exergue des volets essentiels de l'ADN du collectif tels que la question des crises migratoires et des conflits ou les problématiques politiques et climatiques. Au travers d'un parcours thématique, le visiteur découvre diverses séries de 14 photographes du collectif NOOR. La diversité des sujets concorde avec le caractère international des membres du collectif. Exploitant toutes les possibilités de l'image, les photographes développent aussi, depuis de nombreuses années, un langage vidéo également présent dans l'exposition. Une partie accessible en « contenu augmenté » prolonge l'expérience du visiteur. Grâce à cette technologie, une série choisie d'archives sonores, visuelles et textuelles inédites de NOOR est en ligne et disponible pour le public.

Musée de la photographie - Exposition « NOOR / PULSE » -

Plus d'infos : <https://www.musephoto.be>